

REVUE  
DE BRETAGNE  
ET DE VENDÉE

---

DIRECTEUR : Arthur de la Borderie

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : Emile Grimaud

---

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME IV

(TOME XLIV DE LA COLLECTION)

---

6<sup>e</sup> Livraison. — Décembre 1878.



NANTES

BUREAUX DE RÉDACTION ET D'ABONNEMENT, PLACE DU COMMERCE, 4.

---

1878

## TABLE DES ARTICLES

	Pag. 1
I. ÉTUDES LITTÉRAIRES. — ANDRÉ CHÉNIER, D'APRÈS SES DERNIERS ÉDITEURS, par M. <i>Edmond Biré</i> ....	417
II. NOUVELLES ÉTUDES SUR LA VENDÉE, par M. <i>Eugène de la Gournerie</i> .....	436
III. LE ROMAN D'HÉLÈNE, nouvelle (fin), par M. <i>Alfred de Courcy</i> .....	447
IV. ÉTUDES ARTISTIQUES. — DAVID D'ANGERS (suite), par M. <i>Gustave Marquerie</i> .....	462
V. LES LIVRES D'ÉTRENNES, par M. <i>Lucien Du- bois</i> .....	470
VI. CHRONIQUE, par M. <i>Louis de Kerjean</i> ....	488
VII. BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE....	492

La *Correspondance des Bénédictins bretons*, que l'abondance des matières nous a forcés de remettre ces mois-ci, sera reprise dans la livraison de Janvier et poursuivie sans interruption.

## ÉTUDES LITTÉRAIRES

# ANDRÉ CHÉNIER

D'APRÈS SES DERNIERS ÉDITEURS<sup>1</sup>

### I

Victor Cousin, dans son célèbre rapport à l'Académie française sur le manuscrit des *Pensées* de Pascal, demandait que l'on traitât les grands écrivains du siècle de Louis XIV comme des anciens, comme des classiques; que l'on fixât leur texte et que l'on dissipât les ombres qui obscurcissaient par endroits ces pages immortelles. Le vœu de Victor Cousin est, depuis quelques années déjà, en pleine voie d'accomplissement, et on doit à M. Régnier et à ses collaborateurs des éditions définitives de Malherbe, de Corneille, de Racine, de Molière, de la Bruyère, de M<sup>me</sup> de Sévigné. Mais plus près de nous, il est un écrivain, un poète qui, plus que tout autre peut-être, méritait d'être traité comme un *ancien*. André Chénier, en effet, n'est pas seulement l'égal des Callimaque et des Théocrite, par la perfection de son vers impeccable, il est presque leur con-

<sup>1</sup> *Œuvres poétiques d'André de Chénier*, avec une notice et des notes, par M. Gabriel de Chénier. — 3 beaux volumes, Bibliothèque elzévirienne d'Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, à Paris, 1878.

temporain par le caractère de son génie et de ses idées; c'est un Grec au moins autant qu'un Français, et jamais les abeilles de l'Hymette ne déposèrent leur miel sur des lèvres mieux faites pour chanter les dieux,

Pour célébrer Argos, et Crète, et les cent villes.

Ce n'est pas tout : de même que les siècles, les invasions et les Barbares ont dispersé les œuvres de plus d'un poète de la Grèce et de Rome, ne laissant subsister, par exemple, que quelques vers des cent comédies de Ménandre, de même la Révolution, en tuant André Chénier avant qu'il eût publié ses vers, a livré ses manuscrits aux plus périlleux hasards, et besoin est aujourd'hui des recherches les plus patientes, des investigations les plus laborieuses, pour reconstituer une pièce, pour retrouver un vers, pour réunir enfin les membres dispersés du poète, *disjecti membra poetæ*.

Heureusement, André Chénier a trouvé parmi les siens un héritier pieux; il a trouvé hors de sa famille un admirateur enthousiaste, qui se sont consacrés tout entiers à cette noble tâche, douce autant que difficile. M. Becq de Fouquières a donné en 1862 une *Édition critique*, avec *variantes, notes et commentaires*, qui témoigne d'une érudition rare et d'une admirable conscience littéraire. De son côté, M. Gabriel de Chénier a publié une édition des *Œuvres poétiques* de son oncle, qui, si elle ne saurait être considérée comme définitive, est cependant de beaucoup la meilleure et la plus complète qui existe. De nouvelles découvertes pourront sans doute y ajouter quelques vers, quelques pièces peut-être; mais il est cependant peu probable que ces découvertes modifient sensiblement l'édition que nous avons aujourd'hui sous les yeux et que M. Alphonse Lemerre a publiée avec un soin et un goût exquis. C'est cette édition sur laquelle nous voudrions aujourd'hui retenir quelques instants l'attention de nos lecteurs.

## II

André Chénier n'a publié que deux pièces : le *Jeu de Paume* et l'*Hymne aux Suisses de Châteaueux*.

Quelques mois après sa mort, le 20 nivôse an III (9 janvier 1795), la *Jeune Captive* parut dans la *Décade philosophique*, qui publiait, le 10 thermidor suivant (28 juillet 1795), l'*Épître à Le Brun*. La *Jeune Tarentine* parut dans le *Mercur* le 1<sup>er</sup> germinal an IX (22 mars 1801), et fut reproduite dans la *Décade philosophique* du 10 brumaire an X (1<sup>er</sup> novembre 1801), avec un article de Ginguené. En 1802, Châteaubriand inséra dans le *Génie du christianisme* deux fragments d'une beauté exquise :

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle,  
Blanche comme Diane, et légère comme elle,  
Comme elle grande et fière.....

Et celui qui commence par ce vers :

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie...

On sait de quelles nobles paroles Châteaubriand accompagnait ces citations, et il nous sera bien permis de nous féliciter, dans cette *Revue*, de ce que les deux hommes qui ont révélé André Chénier à la France, — Ginguené et Châteaubriand, — soient deux Bretons.

En 1812, Millevoye, dans les notes du second livre de ses *Élégies*, fit connaître des fragments de l'*Aveugle*.

M. Fayolle publia en 1816 un volume intitulé : *Mélanges littéraires composés de morceaux inédits de Diderot, de Caylus, de Thomas, de Rivarol, d'André Chénier*, etc. La préface se terminait ainsi : « Nous avons voulu réunir des poésies des deux frères, en insérant « à la suite de cette pièce des fragments d'un poème épique d'André « Chénier, où l'on trouve à la fois la simplicité de Théocrite et le « sublime d'Homère. En finissant, nous signalerons les titres des « ouvrages d'André Chénier restés inédits : le *Plan d'un poème sur « la conquête du Pérou*, des *fragments d'un Art d'aimer*, un poème « hébraïque et plusieurs livres d'*élégies* ». Le poème épique dont M. Fayolle publiait des fragments était l'un des chefs-d'œuvre du poète, le *Mendiant*.

Que devenaient pendant ce temps les manuscrits d'André? A

l'époque de sa mort, le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), ils étaient chez son père, M. Louis de Chénier, ancien consul général de France à Constantinople. Le malheureux père ne survécut à son fils que dix mois. A son décès, arrivé le 6 prairial an III (25 mai 1795), M<sup>me</sup> de Chénier se réunit à son plus jeune fils, Marie-Joseph, l'auteur de *Charles IX*, et garda le précieux dépôt des manuscrits : ceux-ci se trouvèrent donc en réalité aux mains de Marie-Joseph, qui les conserva jusqu'à sa mort. On a peine à s'expliquer qu'il ne les ait pas publiés. Est-ce que, par hasard, poète lui-même, il n'en aurait pas apprécié l'extraordinaire valeur ? Ou ne serait-ce pas plutôt qu'il évitait, sans peut-être même s'en rendre compte, tout ce qui pouvait lui rappeler que son frère avait été guillotiné par cette Révolution dont il avait été, lui Marie-Joseph, un des partisans les plus outrés, un des coryphées les plus ardents ? — Quoi qu'il en soit, en 1811, à la mort de l'auteur de *Charles IX* et de *Henri VIII*, les manuscrits d'André passèrent entre les mains de M. Daunou avec ceux de Marie-Joseph, dont il avait été l'ami intime. — M. Daunou n'était guère fait pour être l'éditeur d'André Chénier ; classique à outrance, à la façon de Boileau, il ne pouvait guère comprendre les beautés si neuves et si originales du chantre de *l'Aveugle* et du *Mendiant* ; révolutionnaire fervent, il devait avoir peu de goût pour le chantre de Louis XVI, pour le royaliste constitutionnel, qui avait combattu si courageusement les hommes de la Révolution. Aussi ne fut-ce pas lui, mais M. de Latouche qui prépara l'édition de 1819. Elle parut sous ce titre : *Œuvres complètes d'André de Chénier*. Paris, Beaudouin frères, Foulon et C<sup>o</sup>, libraires. En dépit du titre, cette édition, bien loin d'être complète, ne contenait pas même la moitié des œuvres d'André ; plusieurs des pièces publiées étaient d'ailleurs tronquées : ainsi *l'Hymne aux Suisses de Châteauneuf* s'arrêtait au seizième vers ; les trente-neuf autres, au nombre des plus beaux de la langue française, avaient été supprimés, afin sans doute de ne pas contrarier M. Daunou dans son culte pour la Révolution. L'édition n'en eut pas moins un succès considérable, et Victor Hugo, alors âgé de dix-sept ans, en salua l'apparition

avec enthousiasme. Son article débutait ainsi : « Un livre de poésie « vient de paraître. Et quoique l'auteur soit mort, les critiques « pleuvent. Peu d'ouvrages ont été plus rudement traités par les « *connaisseurs* que ce livre. Il ne s'agit pas cependant de torturer « un vivant, de décourager un jeune homme, d'atteindre un talent « naissant, de tuer un avenir, de ternir une aurore. Non, cette fois « la critique, chose étrange, s'acharne sur un cercueil ! Pourquoi ? « En voici la raison en deux mots : c'est que c'est bien un poète « mort, il est vrai, mais c'est aussi *une poésie nouvelle qui vient de « naître*. Le tombeau du poète n'obtient pas grâce pour le berceau « de sa muse <sup>1</sup>. »

Tandis que Victor Hugo proclamait ainsi le génie d'André Chénier, Béranger ne voyait dans ses poésies qu'un *pastiche* plus ou moins habilement fait par l'éditeur ; les vers d'André Chénier avaient, suivant lui, pour auteur... Henri de Latouche ! <sup>2</sup> Il a persévéré toute sa vie dans cette opinion ridicule, dans cette erreur prodigieuse, qui s'explique cependant : entre Chénier et Béranger il y avait un abîme, — l'abîme qui sépare la poésie de la versification, le génie de l'esprit, la sensibilité et l'héroïsme de l'égoïsme et du calcul !

L'édition de 1819 fut réimprimée sans changements en 1820 et en 1822. De 1824 à 1826, MM. Arnault et Daunou publièrent les œuvres complètes de Marie-Joseph, en dix volumes in-8°, et on imprima à la suite un volume supplémentaire sous ce titre : *Œuvres posthumes d'André Chénier, augmentées d'une notice historique par M. H. de Latouche, revues, corrigées et mises en ordre par D. Ch. Robert*. M. Robert avait fait subir au texte de très-nombreuses altérations. M. Daunou les avait sans doute approuvées, estimant que les vers d'André avaient le tort de n'être pas jetés dans le moule purement classique ; il devait d'ailleurs attacher une assez mince impor-

<sup>1</sup> Voy. cet article, le meilleur peut-être qui ait jamais été écrit sur André Chénier, dans *Littérature et Philosophie mêlées*, pages 102 à 111.

<sup>2</sup> Voy. *Ma Biographie*, par Béranger, p. 193, et sa *Correspondance*, tome III, p. 291.

tance à ce volume, qui pesait bien peu dans la balance auprès des dix gros tomes de Marie-Joseph, le vrai poète de la famille et sa vraie gloire, aux yeux du conventionnel Daunou!

En 1833 parut une nouvelle édition: *André Chénier, poésies posthumes et inédites. Nouvelle et seule édition complète; 2 vol in-8°.* Paris, Charpentier et Eug. Renduel. Elle contenait plusieurs fragments inédits communiqués par la famille. Il s'en fallait cependant de beaucoup qu'elle fût véritablement complète. Un nombre considérable de fragments étaient encore inconnus du public, et la famille autorisa M. Sainte-Beuve à en prendre connaissance. De là le travail inséré par l'illustre critique dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1<sup>er</sup> février 1839, et intitulé: *Quelques documents inédits sur André Chénier*; il y rétablissait dans son ensemble le poème d'*Hermès*. L'article de Sainte-Beuve fut suivi la même année d'une édition moins incomplète que les précédentes, où les pièces étaient mieux classées, et qui, ornée d'un beau portrait d'André Chénier, obtint un succès très-vif. C'est à partir de cette édition, connue sous le nom d'édition Charpentier, et qui fournit plusieurs tirages successifs, qu'André Chénier entra vraiment dans la grande publicité. On pourrait presque dire qu'il devint alors populaire, si la merveilleuse distinction de son talent n'excluait pas la popularité. Je ne serais pas étonné que, encore aujourd'hui, même après les publications de M. Becq de Fouquières et de M. Gabriel de Chénier, plus d'un lecteur délicat ne donnât la préférence à cette édition, où le texte du poète est seul, sans notes, sans citations grecques ou latines, sans variantes ni commentaires, sans tout cet appareil scientifique enfin qui donne cependant une si réelle valeur aux deux *Éditions critiques* publiées par M. Becq de Fouquières en 1862 et en 1872. M. Sainte-Beuve, parlant de l'édition de 1862, a dit: « M. Becq de Fouquières aura l'honneur d'avoir désormais attaché son nom « d'une façon inséparable à la destinée d'un jeune dieu ». L'éloge est grand; il est mérité. Et cependant l'honneur d'avoir attaché son nom à la meilleure, à la plus complète édition du poète appartient à son neveu, à M. Gabriel de Chénier.

## III

M. Louis de Chénier eut quatre fils et quatre filles. Trois filles moururent à Constantinople; la quatrième épousa, vers 1787, M. le comte Latour de Saint-Igest. Les quatre fils étaient: Constantin-Xavier, né le 4 août 1757, mort le 9 février 1837; Louis-Sauveur, né le 27 novembre 1761, mort le 14 décembre 1823; André, né le 30 octobre 1762; Marie-Joseph, né le 11 février 1764, mort le 10 janvier 1811.

M. Gabriel de Chénier est le fils de Louis-Sauveur. Possesseur des manuscrits de son oncle, il en a tiré les trois volumes que nous avons aujourd'hui entre les mains, et où les pièces inédites ne sont pas moins nombreuses que les pièces déjà connues.

Indiquons sommairement quelques-unes des richesses qui font de cette édition nouvelle une véritable révélation.

André Chénier s'est essayé dans presque tous les genres de composition; la fécondité de son génie égalait son ardeur à l'étude, et lorsqu'on considère le nombre des pièces, des ébauches qu'il a laissées, à trente-deux ans, on est conduit à le placer à côté de ces deux génies incomparables, Raphaël et Mozart, mort le premier à trente-sept ans, le second à trente-cinq, après avoir produit des chefs-d'œuvre dont le nombre et la perfection seront l'éternel étonnement, l'enchantement éternel de la postérité.

Il avait composé plusieurs poèmes, qu'il a laissés à des degrés divers d'avancement et dont l'un, le poème sur l'*Amérique*, ne devait pas avoir moins de douze mille vers. De ces poèmes, quatre seulement étaient connus avant la publication de M. Gabriel de Chénier: *l'Invention*, *Hermès*, *Suzanne* et *l'Art d'aimer*. Nous devons au neveu du poète de posséder maintenant le plan et des fragments de *l'Amérique*, de la *Bataille d'Arminius* et des *Cyclopes littéraires*. Sous ce dernier titre, André se proposait de peindre la vie et les mœurs des hommes de lettres de son temps. Ce poème, qui devait avoir trois chants, était presque terminé, et, dans l'édition de M. Gabriel de Chénier, il ne renferme pas moins de huit cents vers.

Ce que l'on ignorait complètement, c'est qu'André Chénier avait projeté d'écrire des pièces de théâtre. Il voulait introduire chez nous un genre de composition dramatique qui n'a jamais été cultivé en France : ce sont les pièces représentées sur les théâtres grecs sous le nom de *satyres*. « Il faut refaire, écrivait-il, des comédies à la manière antique. Plusieurs personnes s'imagineraient que je veux dire par là qu'il faut y peindre les mœurs antiques. Je veux dire précisément le contraire ». M. Gabriel de Chénier nous donne un prologue entièrement achevé, deux plans de comédies avec quelques scènes mises en vers, et plusieurs plans de tragédies. L'une d'elles aurait eu pour sujet le retour d'Ulysse à Ithaque. L'honnête M. Ponsard a fait, lui aussi, une tragédie d'*Ulysse*. Chénier n'avait écrit que soixante vers de la sienne; mais qui ne donnerait pour ces soixante vers tout l'*Ulysse* de Ponsard, et sa *Lucrèce* par dessus le marché, et son *Galilée* et son *Lion amoureux*!

Là ne se bornent pas les trésors que nous livre aujourd'hui M. Gabriel de Chénier. Nous lui devons encore de connaître plusieurs satires, un conte et des pièces diverses, églogues, élégies, fragments de toute nature, qui s'élèvent, — je ne parle, je le répète, que de pièces inédites, — au nombre d'environ cent vingt. Si l'on songe que plusieurs de ces pièces sont de véritables petits poèmes, que presque toutes sont admirables, et qu'enfin celles qui ne sont qu'à l'état d'ébauches sont comparables à ces débris de statues ou de bas-reliefs antiques qui, dans nos musées, excitent à la fois l'admiration et les regrets, on se fera une idée de l'importance qui s'attache à la publication de M. Gabriel de Chénier.

Ne nous eût-il donné que les iambes composés à Saint-Lazare, nous lui devrions une éternelle reconnaissance.

M. Becq de Fouquières, si habile pourtant et si consciencieux chercheur, avait fait fausse route en ce qui touche les *Dernières poésies* d'André Chénier. Dans son édition de 1872, il avait réuni, sous ce titre : *Saint-Lazare*, les pièces suivantes :

- Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs...
- Blanche et douce colombe, aimable prisonnière....
- L'épi naissant mûrit de la faux respecté....

Et enfin quelques fragments seulement de la pièce :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyr....

C'était tont, et c'était trop; — c'était trop, parce que les deux premières de ces pièces n'ont point été composées à Saint-Lazare et n'appartiennent pas à cette période de la vie du poète. Les vers : *Triste vieillard*... ont été imprimés dans l'édition de 1839 comme composés à Saint-Lazare et peignant la situation du père et de la mère du poète. Suivant M. B. de Fouquières, ils auraient bien été en effet composés à Saint-Lazare, mais il ne s'agirait dans cette pièce ni du père ni de la mère d'André Chénier, ni de lui-même, mais d'un prisonnier détenu à la Conciergerie, et le savant éditeur invoque, à l'appui de son opinion, le vers 16 :

Tes cris, tes longs sanglots remplissent toute l'île.

La Conciergerie, en effet, n'est-elle pas située dans l'île de la Cité? Donc... — Eh bien! non, l'île dont parle ici le poète, ce n'est pas l'île de la Cité, c'est l'île de Délos. Les vers sur le *Triste vieillard* et sur la *Mère désespérée* qui pleurent leur enfant, sont empruntés à un petit poème intitulé l'*Esclave*, et dont la composition est antérieure à 1791 : « Le sujet de cette églogue est un jeune esclave né à Délos; il est assis sur le bord de la mer; la jeune fille du maître, qu'il n'aperçoit point, entend ses plaintes, ses gémissements, et voit ses gestes de désespoir; il déplore le désespoir de son père et de sa mère; il regrette amèrement son amante qu'il a été forcé d'abandonner. Émue jusqu'aux larmes de tant de douleurs, la jeune fille court avertir son père et le supplie de lui accorder l'affranchissement de l'esclave. »

Quelques vers seulement manquent à cette pièce, qui, si elle eût été entièrement achevée, ne serait pas inférieure aux poèmes de l'*Aveugle* et du *Malade*.

C'est encore l'éditeur de 1839 qui a pris sur lui de dater de *Saint-Lazare* les vers *Blanche et douce colombe*... et de les dédier à *M<sup>lle</sup> de Coigny*. Adoptant cette fois entièrement la version de son prédécesseur, M. B. de Fouquières accompagne la

pièce de cette note : « Oubliant la triste réalité de la prison, André « s'efforce de plier ses accents aux douces lois de la poésie ; il « revient à l'idylle de sa jeunesse, à la gracieuse allégorie des « *Colombes*, et sa pensée s'encadre dans un refrain qui lui donne « un air ancien. » Ici encore l'imagination des éditeurs a dépassé le but. Le manuscrit de cette pièce porte la syllabe *vous*, — qui indiquait que la pièce devait être classée parmi les *Eglogues*. Ce manuscrit renferme d'ailleurs diverses pensées qui se rattachent à d'autres sujets bucoliques, et qui n'ont aucune analogie avec la situation du malheureux prisonnier à Saint-Lazare.

Mais si M. Gabriel de Chénier a retranché ces deux pièces de la *légende* de Saint-Lazare, en revanche il a restitué toutes celles que le poète a véritablement composées dans sa prison, et elles sont très-nombreuses. Pendant sa détention, qui a été de quatre mois et vingt jours, André a écrit, outre *la Jeune Captive*, plusieurs pièces, toutes dictées par son horreur pour les bourreaux, et qui, presque toutes, voient aujourd'hui le jour pour la première fois. Un des gardiens de la prison rapportait chez M. de Chénier père le linge dont André s'était servi et lui en portait de blanc. Le messager, gagné par le prisonnier et par sa famille, cachait soigneusement, pour le soustraire à la visite de la guicheterie, le linge qu'il transportait ainsi, et qui renfermait les lettres et papiers que le père et le fils s'adressaient. C'est par cette voie que parvinrent à M. de Chénier ces *lambes* désormais immortels, ces fragments auxquels l'antiquité elle-même n'a rien à comparer. A la fin de son premier volume, M. Gabriel de Chénier nous a donné le *fac-simile* d'une partie des *Jambes*. Ils sont écrits d'une main ferme et nette, et bien sûre d'elle-même, mais d'une écriture si fine et si serrée qu'il faut presque une loupe pour la déchiffrer ! M. Gabriel de Chénier nous fournit à cette occasion des détails que nos lecteurs seront heureux de trouver ici. « André fut extrait le 6 thermidor de la maison de « Saint-Lazare, et écroué le même jour à la Conciergerie, où son « frère Sauveur ne sut pas son arrivée <sup>1</sup>. La veille au soir, André

<sup>1</sup> Sauveur Chénier était écroué à la Conciergerie depuis le 5 prairial an II.

« avait donné son linge au fidèle messager de la prison de Saint-  
« Lazare, en lui recommandant tout particulièrement de le remettre  
« à son père. Ce linge contenait les derniers iambes qu'il ait écrits.  
« Deux étroites bandes de papier, semblables aux marques que  
« l'on met dans un livre, portent les dernières pensées du poète.  
« Ces deux petites bandes étaient roulées très-serrées et n'étaient  
« pas plus épaisses chacune que le tuyau d'une plume à écrire.  
« L'écriture en est tellement fine, les abréviations si fréquentes,  
« soit de mots grecs intercalés, soit de mots français, que le pre-  
« mier éditeur ne put les lire. »

M. Gabriel de Chénier a été plus patient et plus heureux, et, grâce à lui, nous possédons maintenant dans son intégrité l'iambe admirable qui commence par ce vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyr,

et qui se termine par celui-ci :

Toi, Vertu, pleure, si je meurs!

Les précédents éditeurs avaient scindé cet iambe et l'avaient imprimé en plusieurs fragments, supprimant plusieurs vers et intercalant une pièce entière qui en est complètement distincte, celle qui débute ainsi :

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie...

L'éditeur de 1839 supposa même que la pièce : *Comme un dernier rayon*, avait été composée par André le matin du 7 thermidor, avant d'aller au supplice, et il l'arrêta au quinzième vers, comme si à ce moment le bourreau était venu interrompre le poète. Tout cela est fort dramatique, mais cela n'est pas vrai. La pièce ne compte pas moins de quatre-vingt-huit vers, et elle est complète. Elle avait été envoyée par André à son père le 5 thermidor, — deux jours avant sa comparution devant le tribunal révolutionnaire. Il n'aurait eu ni le temps ni le moyen d'écrire à la Conciergerie, où il arriva le 6 thermidor, et d'où il fut extrait le lendemain pour paraître devant le tribunal et aller de là à l'échafaud.

Parmi les autres pièces écrites à Saint-Lazare, signalons celles qui furent inspirées à Chénier par la translation de Marat au Panthéon :

Voûtes du Panthéon, quel mort illustre et rare...

par les noyades de Nantes :

Vingt barques, faux tissus de planches fugitives,  
S'entr'ouvrant au milieu des eaux,  
Ont-elles, par milliers, dans les gouffres de Loire,  
Vomi des Français enchaînés,  
Au proconsul Carrier, implacable après boire,  
Pour son passe-temps amenés?

et enfin la plus belle de toutes, celle que lui inspira la *Fête de l'Être suprême* :

Grâce à notre sénat, le ciel n'est donc plus vide !

Cette pièce est trop longue pour être citée ici tout entière ; j'en veux du moins reproduire les derniers vers :

Vous n'avez qu'une vie.... ô vampires!....  
Et vous n'expiez qu'une fois  
Tant de morts et de pleurs, de ceadres, de décombres,  
Qui contre vous lèvent la voix!  
Ils vivent cependant, et de tant de victimes,  
Les cris ne montent point vers toi!  
C'est un pauvre poète, ô grand Dieu des armées !  
Qui seul, captif, près de la mort,  
Attachant à ses vers les ailes enflammées  
De ton tonnerre qui s'endort,  
De la vertu proscrite embrassant la défense,  
Dénonce aux juges infernaux  
Ces juges, ces jurés qui frappent l'innocence,  
Hécatombe à leurs tribunaux!  
Eh bien, fais-moi donc vivre, et cette horde impure  
Sentira quels traits sont les miens.  
Ils ne sont point cachés dans leur bassesse obscure,  
Je les vois, j'accours, je les tiens.

Et le pauvre poète n'a plus que le temps d'ajouter ces deux lignes, ici plus éloquentes que les plus beaux vers :

Diamant ceint d'azur, etc. O Dieu, la vertu.... ta fille  
L'innocence, la probité, etc., ta famille....

Nous en avons dit assez pour montrer l'immensité du service rendu aux lettres par M. Gabriel de Chénier, et combien son édition l'emporte sur toutes celles qui l'ont précédée. — Quelques mots maintenant sur la *Notice* placée en tête de cette édition.

#### IV

Sous ce titre modeste de *Notice sur la vie et les ouvrages d'André de Chénier*, le neveu du poète a tracé une *Vie* complète, pleine de renseignements inédits, de détails puisés aux sources de la famille ; ce travail, fait avec un soin pieux, avec un amour presque filial, unit à la valeur d'une sérieuse et remarquable étude littéraire l'intérêt qui s'attache à une page de mémoires.

Nous signalerons cependant à l'éminent éditeur quelques points où il s'est trompé, suivant nous, et tout d'abord certains passages qui touchent à la Bretagne, à Châteaubriand, et qu'il nous est par suite impossible de ne pas relever.

Châteaubriand a, le premier, — car la note de Ginguené, enfouie dans la *Décade philosophique*, ne comptait guère, — consacré André Chénier comme poète, dans deux passages du *Génie du christianisme* ; il a répandu sur le front d'André, encore plongé dans l'ombre, quelque chose de l'éclat de son livre et de son prodigieux succès ; il a parlé du chantre de *la Jeune Captive* et du *Malade* avec un goût exquis, une sympathie profonde, une émotion sincère : « Les écrits de ce jeune homme, disait-il en terminant, « ses connaissances variées, son courage, sa noble proposition « à M. de Malesherbes, ses malheurs et sa mort, tout sert à « répandre le plus vif intérêt sur sa mémoire. » — Sans doute le neveu d'André Chénier sera reconnaissant à Châteaubriand d'avoir rendu cet hommage à la mémoire de son oncle ; il sera ému plus que personne de ce qu'il y a de touchant à voir Château-



briand, à son aurore, pressentant le triomphe prochain, le front déjà à demi éclairé des feux naissants de la gloire, se retourner vers la victime du 7 thermidor, la prendre par la main et la présenter en même temps que lui à la lumière ! Eh bien, non. M. Gabriel de Chénier ne voit dans la conduite de Châteaubriand qu'un calcul misérable, et il écrit ces lignes : « Châteaubriand, grand calculateur en fait de moyens propres à le mettre en relief, habile à prévoir l'avenir pour lui, et à deviner l'à-propos, n'a pas manqué de consacrer une note à André dans son *Génie du christianisme*, « où il cite des fragments qu'il est censé avoir retenus de mémoire. » Nous nous garderons bien d'entreprendre une réfutation en règle de ces lignes qui se réfutent d'elles-mêmes, et qu'avait d'ailleurs réfutées d'avance le texte même des deux notes consacrées à André Chénier par Châteaubriand; nous ne pouvons cependant nous défendre de demander à l'auteur de la *Notice* comment il peut concilier le prétendu calcul de Châteaubriand, escomptant d'avance la future gloire poétique d'André, avec cette affirmation si positive, produite dans la même page, que « les manuscrits du poète n'ont jamais été vus « par l'auteur d'*Atala*. »

En un autre endroit de sa *Notice*, et à l'occasion de Malesherbes, M. Gabriel de Chénier prend encore Châteaubriand à partie : « M. le vicomte de Châteaubriand, dit-il, a affirmé dans un article « du *Conservateur*, qu'il avait entendu Malesherbes s'exprimer sur « le compte de Condorcet en des termes qu'il n'oserait pas rapporter. Cependant il a osé les consigner dans son *Essai sur les « révolutions*, où on lit que Malesherbes lui aurait dit : « Condorcet « a été mon ami, mais à présent je ne me ferais aucun crime de « l'assassiner. » Suivent deux pages, où M. G. de Chénier établit que M. le vicomte a menti et qui se terminent par cette phrase : « Il suffit de rapprocher ce propos des sentiments bien connus de « Malesherbes, de l'intégrité de sa vertu, de son caractère digne, « noble et généreux, pour que la réfutation soit complète et sans « réplique possible. » — La réplique est cependant possible, facile même. Que M. Gabriel de Chénier veuille bien ouvrir les *Extraits des souvenirs inédits de M. le comte de Tocqueville*, publiés en 1867

par son fils, le vicomte de Tocqueville. M. le comte de Tocqueville, petit-fils de Malesherbes, ne l'a pas quitté depuis le 30 janvier 1793 jusqu'au jour de leur commune arrestation, le 18 décembre de la même année. Or, voici ce qu'il écrit : « M. de Malesherbes avait été « fort lié avec les encyclopédistes et particulièrement avec Condorcet. L'indulgence de son caractère et son expérience des « hommes le rendaient très-tolérant. Cependant, à l'époque où je « l'ai connu, il avait conçu une véritable horreur pour Condorcet. « Les intrigues de cet homme n'étaient pas restées étrangères à « l'assassinat du duc de la Rochefoucauld, son ami. Le philosophe « avait voulu se venger du mépris que la Rochefoucauld avait témoigné sur la versatilité de ses opinions. J'ai entendu M. de Malesherbes dire : « Je sauverais sans hésiter mon ennemi ; mais « je ne donnerais pas asile à Condorcet, quand même sa vie serait « menacée. »

Si l'on recherche les causes de l'hostilité que M. Gabriel de Chénier témoigne, en toute rencontre, contre Châteaubriand, on n'en peut découvrir qu'une seule : la sévérité avec laquelle l'illustre auteur du *Génie du christianisme* a traité Marie-Joseph Chénier, son prédécesseur à l'Académie. Neveu d'André Chénier, l'auteur de la *Notice* est aussi le neveu de Marie-Joseph, et il a voulu rester fidèle à la mémoire de ses deux oncles, au culte de ses deux célèbres ancêtres : sentiment fort respectable, mais qui l'a conduit à commettre plus d'une erreur. Afin d'établir que les deux frères n'étaient séparés que par des nuances, qu'au fond ils pensaient à peu près l'un comme l'autre, et que la Révolution avait tout au plus jeté sur leur amitié de légers nuages, il a estompé, à son insu, nous n'en doutons pas, les opinions d'André et celles de Marie-Joseph : André était si peu royaliste ! Marie-Joseph était si peu jacobin !! On comprend que nous ne veuillons pas nous attarder ici à montrer quel a été le rôle de Marie-Joseph pendant la Révolution ; mais force nous est bien de dire que les événements avaient creusé un abîme entre les deux frères, et qu'André semblait avoir pris à tâche et à honneur de brûler tout ce qu'adorait Marie-Joseph. Quelques exemples suffiront à le prouver. Le 15 avril 1792, les Jacobins or-

ganisent une fête en l'honneur des Suisses de Châteaueux. Les devises, les inscriptions offertes aux regards de la foule sont l'œuvre de Marie-Joseph : André saisit son stylet et marque, à l'épaule et au front,

Ces héros que jadis sur les bancs des galères  
Assit un arrêt outrageant,  
Et qui n'ont égorgé que très-peu de nos frères  
Et volé que très-peu d'argent !

Le 10 août 1793, la Convention célèbre la fête de l'Unité ; les organisateurs de cette fête sont David et Marie-Joseph : André écrit ces strophes superbes, où la poésie et l'indignation débordent :

Arts dignes de nos yeux ! pompe et magnificence  
Dignes de notre liberté,  
Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,  
Dignes de l'atroce démente  
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté ! . . . .

Le 5 frimaire an II, la Convention décrète que les restes de Marat seront transférés au Panthéon, et ce décret est rendu sur un rapport de Marie-Joseph : André salue ce décret par des iambes pleins d'une noble fureur :

Voûtes du Panthéon, quel mort illustre et rare  
S'ouvre vos dômes glorieux ? . . .

Ce 20 prairial an II (8 juin 1794), a lieu la fête de l'Être suprême, et Marie-Joseph compose un hymne dans lequel se trouvaient reproduites les paroles mêmes de Robespierre. André flétrit la fête et ses ordonnateurs :

Grâce à notre Sénat, le ciel n'est donc plus vide !

Il y a plus, André a écrit à Saint-Lazare une pièce où il parle de son frère. Animé de sentiments que nous respectons, M. Gabriel de Chénier a essayé de donner ces vers comme un témoignage de l'harmonie qui, suivant lui, n'aurait jamais cessé d'exister entre les deux frères. La vérité est que ces vers respirent une sombre amertume, une ironie manifeste, et l'historien, le panégyriste de Marie-

Joseph Chénier, M. Charles Labitte, a dû lui-même en faire l'aveu<sup>1</sup>.

Pour nous, nous nous serions fait un scrupule de combattre les illusions de M. Gabriel de Chénier, si elles n'avaient eu pour effet de le conduire à cette étrange conclusion : André Chénier n'appartenait à aucun parti ; — il n'était pas royaliste ; — il n'a pas demandé à défendre Louis XVI ; — il a, il est vrai, joint ses efforts à ceux de Malesherbes, mais parce qu'on avait sollicité son concours et qu'il ne pouvait le refuser sans manquer à ses principes de justice et d'humanité ; — d'ailleurs, M. de Malesherbes lui-même était bien loin d'être un *royaliste quand même*, et, tout en cherchant à soustraire Louis XVI à la mort, il déplorait son aveuglement et regrettait ses actes.

Il n'est pas une de ces étranges appréciations qui tiennent un instant contre les faits et contre les textes. Ces derniers sont si nombreux, que nous devons renoncer même à une simple indication. André Chénier avait applaudi au mouvement de 89 ; mais combien d'autres royalistes y avaient applaudi comme lui ! A partir de 1791, nous le trouvons au premier rang des *Feuillants* et des *Monarchiens*. Tant qu'il fut possible de tenir une plume, c'est-à-dire jusqu'au 10 août 1792, il lutta contre les Jacobins avec une ardeur et une éloquence incomparables ; il combattit les hommes de la Gironde avec autant d'énergie qu'il devait en mettre plus tard à flétrir les hommes de la Montagne. Brissot et Condorcet n'eurent pas d'adversaire plus résolu ni plus méprisant. Que M. Gabriel de Chénier relise pour sa punition, — et il avouera qu'elle n'a rien de cruel, — qu'il relise, dans les *Œuvres en prose d'André Chénier*, publiées par M. Becq de Fouquières, toutes les pages écrites par son oncle en 1792 ; ou plutôt qu'il relise, dans les *Œuvres poétiques*, et dans sa propre édition, ces vers adressés à Louis XVI, à la fin de 1791 :

Pour son roi, pour son père, il vient te reconnaître.  
Si dans un rang obscur le destin t'eût fait naître,  
Homme bon, vertueux, c'est toi, c'est encor toi  
Que la France équitable aurait choisi pour roi . . . .

<sup>1</sup> *Marie-Joseph de Chénier, sa vie et ses écrits*, par M. Ch. Labitte, 1844.

O jour! . . . . . jour grand et précieux,  
 Jour sacré, le plus beau qu'aient fait luire les cieux,  
 Quand le roi citoyen, l'idole de la France,  
 Vit chaque citoyen de son empire immense  
 Lui jurer d'être libre et fidèle à la loi,  
 Fidèle à la patrie et fidèle à son roi!  
 Roi, l'amour des Français, l'honneur du diadème!  
 Compagne de sa gloire et de son rang suprême,  
 Reine, couple chéri, contemplez vos bienfaits :  
 Par vous, la liberté naît au sein de la paix!  
 Vous ne voulez de nœuds, entre vous et la France,  
 Que d'amour, de respect, de foi, de confiance!  
 Contemplez vos bienfaits, et qu'en un long oubli  
 Tout sujet de douleur demeure enseveli!

Nous nous arrêterons sur ces beaux vers, et nous ne ferons plus à M. G. de Chénier qu'une toute petite chicane, portant, celle-ci, sur des détails secondaires.

On lit, au tome II, dans les notes de la page 278 : « Fréron fit paraître au commencement de décembre 1789 un journal intitulé : *l'Orateur du peuple*. . . . — Gorsas publia le 5 juillet 1789 un journal intitulé : le *Courrier de Versailles*, qui prit ensuite le nom du *Patriote*, et cessa de paraître après les journées des 31 mai et 2 juin 1793. Gorsas était député de Paris à la Convention. »

C'est par erreur que M. Gabriel de Chénier, à la suite de M. Deschiens, assigne au premier numéro de *l'Orateur du peuple* la date du mois de décembre 1789; le journal de Fréron n'a commencé à paraître que le 22 mai 1790<sup>1</sup>. C'est bien le 5 juillet 1789 que parut le premier numéro du journal de Gorsas, le *Courrier de Versailles à Paris et de Paris à Versailles*, devenu le *Courrier de Paris dans les provinces et des provinces à Paris*, puis le *Courrier des quatre-vingt-trois départements*, et enfin le *Courrier des départements*. C'est sous ce dernier titre qu'il sombra, le 1<sup>er</sup> juin 1793, mais sans avoir jamais pris le nom du *Patriote*. Le *Patriote français*, journal de Brissot, a toujours été complètement distinct du

<sup>1</sup> Voyez Deschiens, *Bibliographie des journaux*, et Léonard Gallois, *Histoire des journaux de la Révolution*, II, 234.

*Courrier de Gorsas*. — Gorsas n'était pas député de Paris à la Convention; il avait été élu par le département de Seine-et-Oise.

Il est temps de finir ce trop long article.

En résumé, la gloire d'André Chénier est appelée à grandir encore à la suite des publications récentes dont nous venons d'entretenir nos lecteurs. L'édition de M. Gabriel de Chénier surtout nous le montre s'essayant dans tous les genres et portant dans tous la supériorité et l'éclat de son génie. De quels chefs-d'œuvre n'eût-il pas doté notre littérature, si la Révolution ne l'eût pas égorgé, comme elle avait égorgé avant lui Louis XVI, Malesherbes et Lavoisier, portant ainsi sa main sanglante sur la royauté et sur la vertu, sur la science et sur la poésie? Qui peut dire qu'à l'exemple de Chateaubriand, le chantre de la *Jeune Captive* ne serait pas revenu, lui aussi, aux vérités religieuses, et que le XIX<sup>e</sup> siècle, à son aurore, n'aurait pas vu, à côté de l'auteur du *Génie du christianisme*, un André Chénier chrétien?

Lorsque les poésies d'André Chénier parurent pour la première fois, en 1819, une critique, qui était en même temps un poète, Charles Loyson, fit, dans le *Lycée*<sup>1</sup>, quatre articles sur la publication nouvelle. Dans le premier, il nous raconte ce qu'il appelle son château en Espagne : une maisonnette couverte en tuiles, la source auprès, et au dessus le bois, et *paulum silvæ*. Dans l'endroit le plus retiré des bocages, il consacre un petit bouquet d'arbres verts aux poètes morts jeunes : lui même devait mourir à vingt-neuf ans. Ici Lucain, là Tibulle, puis Jean Second, Malfilâtre, Gilbert, Chatterton, Millevoye, et, à l'une des plus belles places, André Chénier. Aujourd'hui, après la publication de M. Gabriel de Chénier, ce n'est plus seulement une urne cinéraire et un tertre de gazon qu'il convient de dédier à André Chénier, c'est un monument, c'est une statue en marbre de Paros : est-ce que cette noble et touchante figure d'André ne tentera pas le ciseau de notre grand statuaire, de Paul Dubois?

EDMOND BIRÉ.

<sup>1</sup> Tome II, 1819.

## NOUVELLES ÉTUDES SUR LA VENDÉE

HISTOIRE DE LA VENDÉE, d'après des documents nouveaux et inédits, par M. l'abbé Deniau, curé du Voide (Maine-et-Loire). — 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> volumes.\*

M. l'abbé Deniau poursuit vaillamment son grand ouvrage. Dans son premier volume, il nous a peint avec une frappante vérité et le pays vendéen et le peuple simple, énergique et religieux qui l'habite. Nous avons pu saisir, en quelque sorte, chaque battement du cœur de cette population rebelle à la servitude. On proscriit son culte, on emprisonne ses prêtres, on tue son roi ; sous prétexte de lui donner la liberté, on s'attaque à tout ce qu'elle aime et respecte ; on lui demande enfin la vie de ses enfants pour servir de rempart à la tyrannie ; et alors elle se lève par le mouvement le plus spontané et le plus enthousiaste. Ses prêtres l'excitent-ils ? non ; ils lui recommandent, au contraire, le calme, la prudence. A peine en peut-on citer deux ou trois, dans les premiers temps, qui prennent part à l'insurrection. Les nobles se mettent-ils à la tête des insurgés ? nullement. Les chefs sont des hommes du peuple ; c'est Cathelineau ; c'est Forêt ; c'est Stofflet ; c'est Cadi ; c'est Tonnelet : il faut aller chercher les gentilshommes chez eux pour les décider à prendre la direction d'une entreprise qu'ils jugent sans issue. 2,000 hommes se portent à la Loge et entraînent d'Elbée. Bonchamps, Charette, Sapinaud, ne cèdent également qu'à l'unanimité populaire. Ils comprennent tous qu'un département isolé est con-

\* Voir la livraison de mai 1878, pp. 395-398.

damné à l'impuissance ; mais on leur demande leur vie pour la plus sainte des causes, et ils la donnent. — Mes amis, disait Bonchamps aux paysans qui lui demandaient son concours, vous ne réussirez à rien. — Eh bien ! répondaient-ils, nous mourrons pour Dieu et pour le Roi ! — C'est à ces mots, on peut le dire, que se réduit toute l'histoire du soulèvement de la Vendée. Des deux parts le dévouement est entier, absolu ; mais du côté des paysans, c'est un élan irrésistible, élan des consciences révoltées, cri de liberté qu'arrache le poids des fers ; du côté des nobles, c'est un sacrifice sans illusion et néanmoins sans réserve ; des deux côtés, c'est de l'héroïsme.

M. Deniau a parfaitement reproduit ces nuances, je l'ai dit ; par des documents, par des témoignages, par des dates, il a rendu à l'insurrection son caractère de popularité et de spontanéité, et n'a pas laissé transformer, comme le tentent sans cesse les écrivains républicains, un acte de foi en une intrigue.

Dans le récit des combats, M. Deniau cherche surtout à être précis, et aucun détail ne lui coûte pour l'être. Chaque siège, chaque combat est accompagné d'une carte qui permet de suivre les moindres opérations. L'auteur eût pu sans doute être plus concis, surtout en ce qui concerne les souvenirs personnels des vieux soldats, qui ont du prix et un grand prix, mais à la condition de ne pas trop empiéter sur l'histoire générale. Le récit d'ailleurs est toujours vif, animé ; M. Deniau parle presque toujours au présent, comme s'il était lui-même engagé dans la bataille. Sa prise de Saumur, son *grand choc* de Vihiers, où Piron fit plus que remplacer La Rochejaquelein et Lescure, et sut, par son ardente initiative, faire croire à leur présence, se lisent avec un palpitant intérêt. On pourrait dire la même chose de Torfou, de Cholet, et de ces fabuleux combats d'outre-Loire, la *Croix-Bataille*, Entrammes, Dol, Pontorson, Antrain, où une armée, disons mieux, une émigration d'hommes, de femmes, d'enfants, émigration sans ordre et le plus souvent sans vivres, triompha de généraux tels que Marceau et Kléber.

Sur la défaite de Luçon, qui fut un revers fatal pour l'armée ven-

déenne, l'auteur émet une opinion qui, je crois, a besoin d'être discutée. Suivant lui, cette défaite aurait été causée, non pas seulement par un défaut d'entente entre les généraux, mais par un refus de concours devant l'ennemi, accusation grave et qu'il me semble difficile d'admettre. Charette, dit M. Deniau, voulant avoir seul l'honneur de la victoire, attaqua avant l'heure convenue ; il aurait dit, la veille : — La grande armée a échoué deux fois devant Luçon ; moi, je le prendrai tout seul, avec ma petite armée ; — et ce qui n'aurait été qu'un propos d'avant-garde, il aurait tenté de le réaliser le lendemain. Mais les autres généraux, *piqués*, ou le secoururent tardivement ou restèrent immobiles. Ainsi, d'un côté, ambition folle, de l'autre, basse jalousie, telle serait l'histoire de notre insuccès et du triomphe de nos ennemis.

Eh ! mon Dieu, nous ne savons que trop ce qu'il y eut de foneste pour la cause vendéenne dans les rivalités des chefs. Ces rivalités se produisirent dès le premier jour, par la multiplicité des commandements, qui rendait toute action commune difficile. D'Elbée avait beau être généralissime, il manquait d'autorité. Les divergences de vues se produisaient, s'accusaient et paralysèrent souvent les opérations les mieux combinées ; mais de là à un abandon sur le champ de bataille, c'est-à-dire à une trahison formelle, réfléchie, il y a loin. Et sur quelle donnée s'appuie-t-on ? Sur les témoignages concordants de cinq braves volontaires, appartenant à différents corps et ne *s'étant jamais vus*. Ces témoignages ont incontestablement beaucoup de prix ; personne ne mettra en doute leur sincérité ; mais on sait ce que pèse l'opinion d'un soldat qui ne voit que son coin, dans une appréciation d'ensemble. Avons-nous vu beaucoup de soldats sous le coup de nos revers, en 1870 et 1871, ne pas crier à la trahison avec la meilleure foi du monde ? — « Mais, dit M. Deniau, Louis Brard, Jacques David, Louis Humeau, Jean Charbonnier et René Fonteneau, hommes parfaitement honorables, ne pouvaient se tromper sur ce qu'ils voyaient de leurs yeux ; ils auraient pu se tromper seulement sur les motifs qui inspirèrent leurs généraux ; mais c'était tout. »

Eh ! sans doute, c'est tout ; mais voyons si l'on ne peut pas interpréter ces motifs très-différemment.

1<sup>o</sup> Charette attaque avant l'heure ; mais ne fut-il pas attaqué le premier par l'artillerie républicaine ? — « L'artillerie républicaine, dit un historien peu suspect de panégyrisme, engage la première l'action, en foudroyant l'avant-garde des insurgés. Il faut, à tout prix, éteindre ce feu meurtrier... Charette s'élance ; Lescure le suit, deux batteries sont enlevées, etc. <sup>1</sup> Lescure fit, on le voit, comme Charette, et personne n'accuse Lescure.

2<sup>o</sup> D'Elbée entre tardivement en lice ; mais les causes de ce retard sont connues ; ce fut premièrement la précipitation de Charette ; secondement le désir qu'avait d'Elbée de mettre en ordre ses troupes, qui allaient combattre, non plus derrière des haies, suivant leur habitude, mais en rase campagne.

3<sup>o</sup> La Rochejaquelein et Marigny ne prirent aucune part à l'action. Rien de plus vrai ; mais n'est-il pas vrai aussi, comme l'affirme M<sup>me</sup> de la Rochejaquelein, qu'ils commencèrent par s'égarer sur un terrain mal connu, et n'arrivèrent que tard en ligne ? Que se passa-t-il alors ? La Rochejaquelein, dit M. Deniau, se porte au galop vers une éminence pour juger de l'état des choses. Il y est couvert de poussière par un boulet et revient à toute bride vers les siens, *auxquels il ne donne aucun ordre*. Qui croira jamais que La Rochejaquelein, si loyal, si brave, si généreux, ait laissé écraser ses frères d'armes, et, on peut le dire, sa cause par un vain sentiment d'amour-propre ! Il n'y a pas que des questions de tactique dans un combat, il y a aussi des questions d'heure, et je dirai même de minute. A tel moment, un secours peut transformer une défaite en victoire ; à tel autre, il ne fera que transformer une défaite en désastre. Ce sont les chefs qui apprécient ces différences, ce ne peuvent être les soldats. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la bataille de

<sup>1</sup> *Biographie bretonne* de M. Levot, t. 1<sup>er</sup>, p. 287. L'article est de M. Le Jean, le dernier biographe de Charette. On peut d'autant mieux le croire qu'il est avéré que le général républicain avait été prévenu par ses espions de l'heure de l'attaque. Il devait donc naturellement devancer cette heure, afin de prendre les Vendéens au dépourvu.

Luçon ne dura qu'une heure et demie. A peine le centre fut-il engagé dans la plaine que l'artillerie volante, dont les Vendéens ne connaissaient pas encore les effets, et la cavalerie légère jetèrent parmi eux un désordre qui devint bientôt une débandade. — Malgré ses artilleurs, dit-on, Marigny refusa d'engager son artillerie. — D'Elbée venait de perdre la sienne et l'on peut supposer que cet exemple fut une leçon. L'artillerie des Vendéens était loin d'être une artillerie *volante*, et l'on venait de voir les dangers qu'elle courait, dans une plaine rase, sous l'action des rapides manœuvres de l'ennemi<sup>1</sup>. En définitive, si les généraux se firent des reproches, et ils n'y manquèrent pas, l'affaire, en effet, avait été très-mal conduite, ce fut surtout sur l'absence de direction qu'ils récriminèrent, et l'on ne voit pas qu'aucun d'eux ait émis des griefs ou des soupçons de la nature de ceux qu'articulent les témoins invoqués par M. Deniau. M. l'abbé Deniau entend si peu d'ailleurs imposer son opinion qu'il donne les récits divers de la bataille et laisse ainsi le public juge. Je n'ai pas moi-même d'autre prétention.

Dans une œuvre aussi considérable que celle de M. le curé du Voide, on ne peut s'étonner qu'il y ait des inexactitudes. Beaucoup d'entre elles n'ont que l'importance de *lapsus calami*. Mais on regrette de ne pas les voir figurer aux *errata*. Ainsi, il donne pour femme au marquis de Donissan la fille du *duc de Brissac*<sup>2</sup>, M<sup>me</sup> de la Rochejaquelein dit *Civrac*. M. de la Pelouze, que les Vendéens rencontrèrent à Saumur, n'était pas et ne pouvait pas être un *maréchal de France retiré*<sup>3</sup>. Son nom ne figure point à Versailles, et d'ailleurs les maréchaux de France n'étaient jamais retirés. Il est évident qu'il faut lire *maréchal de camp*. Lorsque M. Deniau parle, à la page 101 de son second volume, de *Villeneuve, un avocat de Nantes bien connu*, le nom de *Villeneuve* vient

<sup>1</sup> J'apprends par une note de M. Deniau que notre ami, M. Amédée de Béjarry, se refuse à admettre l'accusation portée contre Marigny. Or, on sait quel rang occupait son père dans l'armée vendéenne; il pouvait voir les choses de haut, et, s'il n'a pas cru à la trahison, comment pourrions-nous y croire?

<sup>2</sup> T. II, p. 22.

<sup>3</sup> T. II, p. 175.

sur toutes les lèvres. Villeneuve joua, en effet, un rôle des plus marquants à Nantes, d'abord comme boute-feu de la Révolution, demandant, dès le mois de mars 1793, que la *machine de mort* fût dressée sur la place publique, puis comme Girondin et l'un des proscrits de Carrier, puis enfin comme défenseur de Charette. Créteineau et M. Deniau nous représentent, dans un récit dramatique, Baco, le maire de Nantes, lors du siège de cette ville, frappé d'une balle qui lui casse la cuisse. La blessure fut loin d'avoir cette gravité, car nous voyons Baco partir pour Paris, dès le mois suivant, et comparaître à la barre de la Convention, le 2 août, sous l'inculpation de modérantisme.

L'aîné des Fleuriot fut tué à ce même siège de Nantes; mais il semble résulter du nouveau récit que son frère aurait été atteint lui-même par un boulet, ce qui serait inexact<sup>4</sup>.

Je remarque aussi quelques inexactitudes dans la topographie de notre ville et de ses environs. Je n'en signalerai qu'une seule. M. Deniau place le pont Rousseau sur un des bras de la Loire. Ce ne peut être qu'une inadvertance, car la carte jointe au récit le place où il doit être, sur la Sèvre.

Que M. Deniau me permette aussi de lui faire une querelle de Breton. Parlant de l'ancien monument de Savenay et de son inscription: *Britannia et Vendæa Deo et regi fideles*, « la Bretagne, dit-il, a assurément défendu l'autel et le trône, mais parmi les martyrs de Savenay y avait-il des Bretons? » Quoi! est-ce que Lyrot, l'un des plus braves combattants de Savenay et le plus éminent de ses martyrs, n'était pas Breton? et sa vaillante troupe des *gars du Loroux*, dont les débris l'entouraient encore, n'appartenait-elle pas, elle aussi, à la Bretagne? Et le général en chef, Fleuriot de la Freulière (et non de la *Fleuriaye*), n'était-il pas Breton par sa naissance, par ses propriétés et par toutes les origines de sa famille?

Il est rare que, dans un ouvrage de longue haleine, les noms ne soient pas quelquefois altérés, sans que la faute puisse en être tou-

<sup>4</sup> T. II, pp. 221 et 225.

jours imputée à l'auteur, qui ne fait que reproduire des altérations anciennes. J'en donnerai pour exemple *Gazet de la Noë*, l'intrépide aide de camp de Charette, qui fut blessé mortellement à Torfou, et qu'on a quelque peine à reconnaître sous le nom de *Noë-Gazette*. Je tiens d'autant plus à rendre à son nom sa forme véritable, qu'il fut porté par quatre frères qui tous périrent dans la Vendée <sup>1</sup>. J'en veux surtout beaucoup à l'imprimeur de M. Deniau d'avoir fait du petit-fils de Bonchamps, du noble comte de Bouillé, *le comte de Bouguié* <sup>2</sup>.

Je ne m'explique pas, en même temps, comment M. Deniau a pu confondre deux familles complètement distinctes et réunir en une seule date trois dates de sanglant souvenir. Je veux parler des familles Le Loup de la Biliais et Vas de Mello de la Métairie <sup>3</sup>. Les quatre demoiselles de la Métairie furent arrêtées près de Nozay et conduites à Nantes, où l'on fit grand bruit de la capture de quatre cousines de l'*infâme* Charette <sup>4</sup>. Elles tenaient, en effet, au héros vendéen par leur mère, Marie-Marguerite Charette de la Verrière. C'était leur seul crime ! Elles l'expièrent sur l'échafaud, le 29 frimaire (19 décembre 1793). Leur jeune servante, Jeanne Roy, l'expia avec elles.

Quelques jours auparavant, le 17 frimaire (7 décembre), Louis-Antoine Le Loup de la Biliais, ancien conseiller au parlement, avait été arrêté, avec sa femme et ses deux filles, dans son château de la Biliais, en Saint-Étienne de Montluc, sous l'inculpation d'avoir donné asile à un prêtre réfractaire. Un pareil crime ne méritait rien moins que la mort. M. de la Biliais la subit, comme Louis XVI, avec une grande fermeté chrétienne (16 nivôse an II, 27 janvier 1794). Sa femme et ses filles avaient été séparées de lui ; mais l'échafaud

<sup>1</sup> Ils ne laissèrent qu'une sœur, qui épousa, en 1798, le chevalier de Sapinaud de Bois-Hugnet. Le nom de *Gazet* n'est plus aujourd'hui porté que par MM. *Gazet* du Châtelier.

<sup>2</sup> T. III, p. 57.

<sup>3</sup> J'écris *Métairie* et non *Métairie*, parce que c'est ainsi que signaient les membres de la famille.

<sup>4</sup> T. III, p. 515.

ne leur fut pas épargné ; elles y montèrent le 17 ventôse (7 mars 1794). J'appuie sur ces faits, parce qu'ils ont laissé une profonde trace dans notre histoire locale et qu'ils comptent parmi nos plus poignants et plus pieux souvenirs.

Le voyage des 132 Nantais qui furent envoyés à Paris pour y être jugés par le Tribunal révolutionnaire, au mois de frimaire de l'an II, a laissé également une trace ineffaçable. M. l'abbé Deniau le raconte d'après la relation qui en fut imprimée en 1794 ; mais il est à regretter qu'il n'ait pas suivi complètement cette relation. A l'entendre, les prisonniers furent embarqués sur la Loire, sous la conduite de Dardare, de Bologniel et de Naux, tandis que le récit constate qu'ils firent le voyage à pied, en semant les morts sur la route. « Nous partîmes, liés de cordes, six à six, y lisons-nous ; on ne pouvait voir sans attendrissement des vieillards, des goutteux, des infirmes, s'appuyer sur les bras des gendarmes pour se soutenir. »

En général, pour tout ce qui touche à la Terreur à Nantes, nous ne saurions trop recommander à M. Deniau les divers écrits de M. Alfred Lallié, qui a pris l'histoire à ses sources mêmes, et, on peut le dire, a épuisé la matière.

Ici se présente une question qui a été fort agitée depuis vingt ans, après avoir été admise sans conteste pendant plus de soixante. Je veux parler des *mariages républicains*. « Il est remarquable, dit M. Lallié, que si cette infamie a pris rang dans l'histoire, c'est sur les témoignages d'écrivains qui, à des titres divers, avaient été complices de la Terreur. Toutes les publications du temps, ajoute-t-il, pamphlets, journaux, chansons, contiennent des allusions à cette horreur, qui constitue le septième chef de l'acte d'accusation contre Carrier. »

Il est vrai que ce chef fut abandonné ; les preuves ne furent pas, à ce qu'il paraît, jugées suffisantes ; mais l'opinion, constatée par de nombreux témoins, était unanime pour l'affirmation. Et « l'on ne voit pas, dit M. Lallié, que les comptes rendus du procès présentent aucune négation formelle de la chose ». Bien mieux, un des

témoins, *patriote fort ardent* de Saint-Étienne de Montluc, déclarait avoir vu sur le bord de la Loire les cadavres nus d'un homme et d'une femme attachés ensemble. A Angers même, car les révolutionnaires se ressemblent partout, on cite un nom, le curé Marguerit-Rochefort, vieillard de soixante-huit ans, lié dans un sac avec une sœur de Charité et jeté à l'eau avec elle.

Le fait des *mariages civiques* est donc en lui-même certain. « L'imagination, toute seule, si dérégulée qu'on la suppose, je cite encore M. Lallié, n'a pu inventer de toutes pièces une pareille horreur », et il ne peut exister d'incertitude que sur deux points : les mariages civiques furent-ils l'accessoire fréquent des noyades ? furent-ils une odieuse plaisanterie d'un jour ? M. Lallié se prononce pour cette dernière supposition ; M. Deniau penche vers l'autre. J'avoue qu'une fois le fait admis, il me semble difficile que des monstres qui se faisaient un jeu de toute pudeur comme de toute religion et qui avaient pu inventer une pareille plaisanterie, ne l'aient pas renouvelée plus d'une fois.

On a beau faire, et ce sera toujours l'honneur des écrivains royalistes d'avoir porté jusqu'au scrupule le soin d'approfondir les charges qui pèsent sur leurs adversaires, on ne parviendra jamais à laver la République d'aucun crime et d'aucune honte. Tantôt ce sont des cadavres de Vendéens dont elle fait tanner la peau pour donner des pantalons à ses *sans-culottes* ; tantôt ce sont des têtes qu'elle ordonne de scalper, à la façon des sauvages, pour être exposées au bout de piques<sup>1</sup> ; tantôt c'est l'eau, c'est l'air qu'elle cherche à empoisonner pour se défaire de ses ennemis<sup>2</sup> ; tantôt ce sont des obscénités sans nom, au Mans, à Angers, à Nantes, par lesquelles elle s'efforce de souiller jusqu'à la mort.

L'ouvrage de M. l'abbé Deniau nous apprend beaucoup sur ces divers points, car il est plus développé qu'aucun autre. Peut-

<sup>1</sup> Toutes les têtes des brigands tués pendant le combat, porte un arrêté pris à Angers, seront coupées et disséquées pour être exposées ensuite au bout des piques. Abbé Deniau, t. III, p. 327.

<sup>2</sup> Il est triste de trouver, dans ces tentatives, le nom de Fourcroy.

être l'auteur suit-il quelquefois trop fidèlement Bourniseaux et Créteineau-Joly sans contrôler suffisamment le fond et sans varier assez la forme. Mais, quand il s'appuie sur des érudits tels que dom Chamard, dom Piolin, Berriat-Saint-Prix, etc., qui oserait contredire ? Les traditions de famille ont aussi un grand intérêt, mais là il y a à prendre et à laisser, comme j'ai pu m'en convaincre lorsque j'ai mis à profit, pour mes *Débris de Quiberon*, les archives du greffe. Les documents révolutionnaires sont enfin irréfutables, et M. Deniau en produit une ample collection. Ces documents suffisent seuls au panégyrique de la Vendée. Sans doute, nul ne prétend justifier toutes les représailles, car il y eut des représailles ; le soulèvement lui-même ne fut qu'une représaille des 5 et 6 octobre, du 20 juin, du 10 août, du 2 septembre, du 21 janvier ; mais ces représailles furent loin d'atteindre les crimes auxquels elles furent une réponse sanglante, et la générosité domine toujours dans cette histoire comme étant le fonds du caractère vendéen, tandis qu'un fanatisme sans merci y marque à jamais le caractère révolutionnaire. D'un côté, l'on combattait pour la plus sainte des libertés, la liberté de l'âme ; de l'autre, pour la dernière des servitudes, celle qui ploie sous la peur. On a cru flétrir les Vendéens, ces intrépides champions de la liberté, en les traitant de *brigands*, d'*ignorants*, de *paysans*, et ils ont su relever jusqu'au nom de *brigand* par leur honneur, leur foi et leur courage ; ils ont fait oublier celui d'*ignorant* par leur intelligence de la guerre ; ils ont immortalisé celui de *paysan* par l'énergie de leur patriotisme.

Qu'on me permette d'emprunter à M. l'abbé Deniau les jugements qu'ont portés sur les Vendéens ceux qui avaient le plus de titres pour les bien juger. S'agit-il du voiturier Cathelineau ? Napoléon signale en lui *la première des qualités de l'homme de guerre, l'inspiration de ne jamais laisser reposer ni les vainqueurs ni les vaincus*. S'agit-il de Bonchamps et de d'Elbée ? — « Bonchamps et d'Elbée, dit Jomini, triomphèrent à Beaupreau, à Thouars, à Saumur, par des combinaisons que *les plus grands capitaines ne désavoueraient pas*. S'agit-il de la Rochejaquelein ? Ecoutez Kléber, écri-



vant à la Convention après Entrammes : — « Dans la bataille, les brigands déployaient une tactique inaccoutumée. Nous avions contre nous leur impétuosité vraiment admirable et l'élan qu'un jeune homme leur communiquait. Ce jeune homme, qui s'appelle Henri de la Rochejaquelein, et dont ils ont fait leur généralissime, a bravement gagné ses éperons... C'est à sa prévoyance, à son sang-froid, que la République doit cette défaite qui a consterné nos troupes. » — « Que serait devenu Henri de la Rochejaquelein, a dit de son côté Napoléon, si ce héros de vingt ans avait vécu plus longtemps? » N'est-ce pas aussi Napoléon qui a dit de Charette : « Il me laisse l'impression d'un grand caractère ; je lui vois faire des choses d'une énergie, d'une audace peu communes ; il laisse percer du génie. »

Et sur ces indomptables paysans, il faut entendre Kléber, Beaupuy et encore Napoléon. Deux mots sont surtout restés célèbres, celui de Beaupuy : *qu'à leur contenance, à leur mine, il ne leur manquait du soldat que l'habit*, et que des troupes qui avaient battu de tels Français, avec d'autres ennemis, ne feraient plus que peloter ; enfin, le mot de Napoléon résume tout : *une guerre de géants*. Oui, certes, de géants et aussi de martyrs, car on n'en vint à bout qu'en les anéantissant. On ne put les dompter, on ne put que les détruire.

L'âme de ce peuple héroïque revit chez M. Deniau ; c'est son plus bel éloge.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

## LE ROMAN D'HÉLÈNE

NOUVELLE\*

La nuit était sombre. Enveloppé dans son manteau, et plus encore dans ses réflexions, Gustave n'était pas pressé de causer. Maurice avait à s'acquitter avec vigilance de son office de cocher sur une route dont la pente était rapide et dont d'épais feuillages augmentaient l'obscurité. Les deux amis gardèrent assez longtemps le silence. Mais quand les chevaux prirent le pas pour monter une côte escarpée, le capitaine s'écria brusquement :

— Eh bien, mon cher ami, que penses-tu de la perle du Morvan ? Gustave fit un mouvement, comme s'il se réveillait en sursaut.

— Je pense... que c'est une sirène.

— Je te le disais bien. Et encore je ne l'avais pas entendue chanter.

— En vérité ?

— Que veux-tu ? Je suis presque toujours absent. Il y a au moins deux ans que je n'avais vu cette enchanteresse, et l'on ne parlait pas alors de son merveilleux talent. C'est donc ce talent qu'elle va cultiver à Paris.

— A Paris, dis-tu ?

— Eh oui. Elle disparaît chaque année du pays pendant trois ou quatre mois. On prétend qu'elle va s'enfermer dans un couvent, dont

\* Voir la livraison de novembre 1878, pp. 386-398.

on pense toujours qu'elle ne reviendra pas. Ce n'est pourtant pas au couvent qu'elle apprend à exécuter ainsi la musique théâtrale.

— Sais-tu quel âge a M<sup>lle</sup> de Louvières?

— J'ai un rapprochement mnémonique qui ne peut pas me tromper. Elle a jour pour jour dix ans de moins que moi. Je n'aime déjà plus dire mon âge, mais tu peux conclure.

— Vingt-quatre ans et demi. Et elle est riche?

— Son père est le plus gros propriétaire de la contrée, et elle possède une fort belle fortune personnelle, léguée par une tante qui l'adorait et dont elle était la filleule.

— Et elle n'est pas mariée!

— C'est le mystère. Elle a découragé toute la jeunesse de notre province et de plusieurs autres, et l'on n'ose plus se présenter. Il y a une légion des éconduits qui n'est pas la légion d'honneur. — Ma foi, si j'osais, je mettrais bien à ses pieds mon épée, car je me sentirais ce soir en humeur de devenir amoureux.

— Cela ne m'étonne pas. Il faut oser, mon cher ami; si j'étais à ta place...

— Je ne suis pas si présomptueux. Je ne veux pas augmenter la légion. Et puis ma carrière est un obstacle. Je te demande un peu si je pourrais songer à promener dans les garnisons d'Afrique une pareille femme. Je serais jaloux comme un tigre.

— Tu aurais la ressource de donner ta démission.

— Ma démission? A la veille d'être nommé chef d'escadron, car j'ai la certitude d'être de la prochaine promotion, quand j'aime passionnément mon état, pour traîner une vie oisive, pour tirer éternellement des perdreaux et des lièvres? C'est charmant de tirer des perdreaux, oui, un jour de congé, quand on est autre chose qu'un chasseur. Comment! tu me conseillerais de donner ma démission?

— Non pas certes; seulement... je comprendrais tous les sacrifices offerts à M<sup>lle</sup> de Louvières.

— Je gage, dit le capitaine en riant, que nous sommes rivaux.

— Oh! moi, répondit d'un ton amer Gustave, je suis un pauvre professeur de littérature, un pédant. Je ne compte pas, je n'existe pas.

On était arrivé au haut de la côte. Les grelots des chevaux lancés au grand trot, le bruit de leurs pas et des roues ne permettaient pas de continuer le dialogue. Le capitaine réfléchissait à l'amertume des dernières paroles, qui semblaient révéler une souffrance aiguë. Jamais il n'avait entendu son ami s'exprimer ainsi. Gustave, que ses études littéraires et historiques avaient au contraire amené à professer un grand respect pour les anciennes institutions et les anciens noms de la France, aurait-il été l'objet, dans le salon du comte de Louvières, non d'une impertinence intentionnelle, mais d'un de ces propos inconsidérés qui échappent parfois à la sottise vaniteuse? Aurait-il été trop hardi en manifestant son admiration pour la jeune fille, et serait-ce celle-ci qui lui aurait fait sentir la distance sociale qui les séparait? Gustave, de son côté, se reprochait ces mêmes paroles. Il avait été si bien accueilli de tous, si gracieusement traité par la jeune fille, qu'il reconnaissait qu'elles étaient absolument sans justice.

Après un quart d'heure d'une course précipitée, il fallut encore ralentir la marche. Le capitaine, embarrassé, craignant d'appuyer sur un point douloureux en provoquant une explication, restait silencieux. Gustave, comme s'il prolongeait l'entretien, s'écria tout à coup :

— Pardonne-moi, mon ami : ce que je viens de dire n'a pas le sens commun et n'a pas d'excuse.

— Tu me soulages. J'avoue que tu m'avais un peu inquiété. Il y a tant de sots! — Le temps se charge de plus en plus, et je crois bien que nous ne rentrerons pas sans orage. Nous sommes heureux d'avoir été si favorisés toute la journée.

— Tu n'as pas besoin de détourner la conversation pour parler de la pluie et du beau temps. Nous pouvons la continuer sur un sujet plus intéressant. M<sup>lle</sup> de Louvières a été parfaitement aimable pour moi.

— Tant mieux, ou tant pis. Prends garde à toi, mon cher ami, c'est une charmeuse.

— Je ne l'ignore pas, elle doit avoir eu un roman dans sa vie?

— C'est probable, à moins qu'elle n'en ait eu plusieurs.

— Oh ! plusieurs, tu la calomnies.

— Ah ! ça, mon ami, je crois que tu en commences un toi-même.

C'est comme cela que tu t'enflammes, à première vue ?

— Ce ne serait pas à première vue. Pendant quelques mois, j'ai pu la contempler bien souvent à mon aise ; apprends qu'elle assistait à mon dernier cours. Ah ! mon Dieu, je perds la tête et c'est un crime ce que je dis là.

— C'est un crime de dire que M<sup>lle</sup> de Louvières assistait à ton cours ?

— Oui, puisqu'elle s'en cachait.

— Elle se cachait en assistant en plein jour à un cours public ? Tu perds la tête en effet.

Gustave, malgré sa profonde confusion, se trouva obligé de s'expliquer. Des réticences, en ouvrant le champ aux conjectures, auraient été plus indiscrètes qu'une confidence à un ami sûr. Il raconta donc simplement comment il avait été en présence de M<sup>lle</sup> Lefebvre sans lui parler jamais, et comment Hélène lui avait demandé de ne pas la reconnaître.

— C'est étrange, dit le capitaine. Je n'aime pas voir un mystère, avec changement de nom, dans la vie de cette jeune fille, et un mystère qui n'a pas le sens commun, car il est évident que la moindre rencontre pouvait en faire le secret de Polichinelle.

— Il ne va guère de jeunes filles du Morvand à la Sorbonne, reprit Gustave, et tu conviendras qu'il n'y avait guère de chance non plus pour que le professeur vint ouvrir la chasse à Louvières. Sans cette circonstance, personne ne saurait rien, et j'oublierais M<sup>lle</sup> Lefebvre.

— Tu as raison. N'importe, c'est incompréhensible. Je ne doute pas qu'il ne soit très-attachant de l'entendre, mon cher ami, mais quitter sa famille et se cacher pour cela, de la part d'une jeune fille qui a reçu l'éducation de M<sup>lle</sup> Hélène, cela me dépasse.

— Je ne suis pas si fat que de penser que ce fût le but de son séjour à Paris. Elle devait en avoir un autre.

— Lequel alors ?

— Il paraît qu'elle ne le dit pas. Mais un souvenir me frappe à l'instant. Un de mes amis, examinateur à la Sorbonne, m'a conté le mois dernier qu'après de brillantes épreuves une jeune personne du grand monde, en possession d'une grosse fortune, et qui avait prié de ne pas dire son nom, avait été reçue institutrice du degré supérieur. Ce doit être elle.

— De plus en plus fort. Tu veux me persuader que M<sup>lle</sup> de Louvières va se faire institutrice ?

— Tu ne comprends pas, c'est un grade. Tous les ans, un certain nombre de jeunes filles de la meilleure société prennent aujourd'hui en terminant leurs études un brevet d'institutrice, comme les jeunes gens se pourvoient du diplôme de bachelier. Seulement elles ne s'en vantent pas. Fort peu vont plus loin, à moins de se destiner à l'enseignement, et c'est même encore rare. Ce que nous appelons le degré supérieur est une espèce de doctorat. M<sup>lle</sup> de Louvières aura voulu aller jusque-là, voilà tout.

— Ma foi, je t'en demande pardon, mon cher ami, cela me la dépoétiserait un peu. Je n'aime pas les femmes savantes. M<sup>lle</sup> de Louvières serait un docteur en chambre ! Mes très-humbles respects à son bonnet, qui surmonterait bien la coiffe de sainte Catherine.

— Plus que jamais, dit gravement Gustave, je me reproche mon indiscrétion.

— Oh ! sois tranquille, reprit le capitaine. Je lui garderai le secret, et je serai bientôt en Afrique.

Il se mit à fredonner le refrain de la romance de Marie Stuart. Les chevaux, cinglés d'un coup de fouet, prirent le grand trot, d'une allure même surexcitée qu'ils ne quittèrent plus. Le tonnerre éclata, la nue se creva, et des torrents de pluie inondèrent les voyageurs. Il était plus de minuit quand ils arrivèrent ruisselants au terme de leur course. Tout le monde était couché, à l'exception d'un domestique qui attendait dans le vestibule. — Bonsoir, mon ami, dit le capitaine. — Bonsoir, dit Gustave. Sans échanger d'autres paroles,

les deux amis, prenant chacun un bougeoir, montèrent précipitamment dans leurs chambres.

Ni le capitaine ni le professeur n'eurent un sommeil paisible. Le premier, malgré son goût pour la chasse et son triomphe de la journée, pensait peu aux perdreaux abattus. Il avait à peine adressé quelques mots polis, sans la moindre galanterie, à M<sup>lle</sup> de Louvières. Aussi s'étonnait-il de rester si préoccupé de l'image et de la voix de la jeune fille. Il éprouvait une sorte d'impatience du mystère dont il se trouvait le confident. Une femme savante, se disait-il, une institutrice de je ne sais quel degré, ce n'est pas possible. Ce serait bien la peine d'être la plus jolie fille et la plus riche héritière du Morvand. Je crois en vérité que je lui pardonnerais plutôt d'être emportée par la folie de la musique jusqu'à se faire cantatrice. Quelle adorable diva serait M<sup>lle</sup> Lefebvre ! Car ce serait bien le cas de changer de nom. Il y aurait quelque chose de bien plus sensé et de bien plus simple que tout cela. Un jeune chef d'escadron, qui a de beaux états de services et serait en passe d'être bientôt un jeune colonel, qui dirait adieu à l'Afrique à moins d'y retourner général, qui obtiendrait facilement d'être placé à Paris, qu'elle connaît depuis l'enfance, qui est son égal en naissance et en fortune, qui est le fils d'un ami de son père, vaudrait bien, ce me semble, tous les brevets d'institutrice, et serait fier d'une telle femme.

Ces pensées se succédaient dans un désordre auquel la fatigue et la somnolence n'étaient pas étrangères et se continuèrent par de véritables rêves, sans que la transition fût bien tranchée. Le capitaine voyait Hélène tantôt débiter sur la scène de l'Opéra italien, assaillie de bouquets et accueillie par de frénétiques applaudissements, tantôt s'agenouiller à l'autel à côté d'un jeune chef d'escadron en brillant uniforme, tantôt partageant avec un professeur la direction d'un pensionnat de jeunes filles. Cette dernière image lui était particulièrement désagréable et devenait un cauchemar.

Gustave n'était pas moins troublé, et s'endormit très-difficilement. Jamais ! se répétait-il. Je ne la verrai plus, je ne l'entendrai plus.

Quelques heures, quelques lieues seulement nous séparent. Il ne tiendrait qu'à moi, si je voulais, de la revoir dès demain, ou plutôt dès aujourd'hui. Ce serait insensé, ce serait coupable et ridicule. Jamais ! il faut que j'accepte cet arrêt, que sa bouche a prononcé. Que suis-je venu faire ici ? Je l'oubliais ou n'avais d'elle qu'un souvenir empreint d'une poésie douce. Je pouvais la rencontrer encore. Et puis, il ne m'était pas interdit de rêver de M<sup>lle</sup> Lefebvre. Mais M<sup>lle</sup> de Louvières, c'est bien jamais ! Il n'en est pas de même pour Maurice. Je vais partir, et le plus sage est de hâter mon départ. Il reste, lui ; il a le droit, il a le devoir de retourner à Louvières, il est libre d'y aller souvent, il est libre, je ne le suis pas, de chercher à plaire ; il a tout ce qu'il faut pour y réussir, il sera aidé, encouragé par deux familles... Une idée traverse mon esprit. Le roman de M<sup>lle</sup> de Louvières, il en est peut-être le héros sans le savoir. Oui, il y a quatre ans, c'était la guerre, qui exaltait toutes les imaginations de jeunes filles. Maurice s'y est distingué, a été blessé, prisonnier en Allemagne, autant d'excitations. Au retour il a couru en Afrique, il avait toute la fougue militaire, il sentait vivement l'humiliation de la défaite et de la captivité, il voulait se relever, batailler, avancer, ce n'était pas le moment de la galanterie. La jeune fille avait vingt ans, l'âge de faire un choix, et si elle avait choisi, elle attend depuis. L'étude a été pour elle... ce qu'elle va être pour moi, une dissipation, un besoin de s'échapper. Ainsi tout s'explique, et cette partie de chasse elle-même, à laquelle le hasard m'a mêlé, n'a peut-être été, dans la pensée de deux mères, qu'une occasion de rapprochement. Je crois à la bonne foi de Maurice, il ne songeait pas hier matin à M<sup>lle</sup> de Louvières. Je crois qu'il y songe aujourd'hui, et comment le lui reprocherais-je ? Il est digne d'elle. Je devrais me réjouir du bonheur de mon meilleur ami, et cependant... il serait cruel d'être invité à ce mariage. Non, plutôt jamais. J'aurai une excuse.

Quand il s'endormit de lassitude, il eut aussi son cauchemar. Il rêva qu'il se retrouvait au château de Louvières, assis au piano, exécutant les morceaux les plus enflammés du répertoire de Strauss,

tandis que Maurice entraînait la jeune fille dans le tourbillon de la valse.

Les deux amis se levèrent tard, et mirent plus de temps qu'ils n'avaient l'habitude à leur toilette. Ils n'étaient pas pressés de se revoir. Maurice sortit pour visiter l'écurie et s'assurer que les chevaux n'avaient pas souffert de leur course. Gustave essayait de continuer un chapitre commencé. Il ne parvenait pas à s'appliquer à son sujet, l'encre se séchait à sa plume, ou bien, mécontent de ce qu'il écrivait, il le rayait à mesure. Il se rendit lentement à l'appel de la cloche du déjeuner, quand il entendit que ses hôtes étaient déjà rassemblés au salon. Là, les deux amis n'étant pas seuls purent se serrer la main avec la désinvolture apparente de la cordialité. Gustave n'échappa pas à l'interrogation bienveillante et banale de la marquise sur la manière dont il avait passé la nuit, et n'y répondit que par un remerciement. A table, on parla naturellement de la partie de la veille. Le marquis, qui était un chasseur émérite, mais s'abstenait des déplacements fatigants, voulait des détails circonstanciés. Il avait d'ailleurs ses principes, qui n'étaient pas ceux de M. de Louvières, et ses jalousies de voisin. Maurice décrivit tous les incidents de la journée, nomma tous les invités, dut indiquer, autant que sa mémoire les lui rappelait, les prouesses de chacun. De la jeune fille, il ne fut longtemps pas question, et Gustave, confirmé dans ses conjectures, pensa que ce silence était significatif. Cependant, comme au sortir de la table il offrait le bras à la marquise, celle-ci s'écria :

— A propos, Monsieur, comment avez-vous trouvé M<sup>lle</sup> Julie ?

— Mademoiselle... Hélène, je crois, dit Gustave étonné.

— Non, reprit la marquise, dont l'accent ne sembla pas exempt de quelque dépit. Hélène a été certainement une assez belle personne, mais elle est aujourd'hui perdue pour le monde, et son esprit s'est tourné en originalités trop singulières. Elle quitte de temps en temps ses parents et disparaît du pays sans qu'on sache ce qu'elle fait ni où elle va. Elle habite des régions trop élevées pour moi, et je m'intéresse davantage à sa sœur cadette, qui au moins n'a pas la tête dans les nuages.

Gustave était confondu. Il avait si peu remarqué la sœur cadette qu'il ignorait son nom.

— Mademoiselle... Lucie, balbutia-t-il...

— Julie, dit la marquise. Ah ! Monsieur le savant, vous n'êtes pas galant pour les jolies filles, si vous n'avez même pas retenu son nom. On voit bien que vos préférences sont pour le moyen âge.

— Je me serai trompé, pensa Gustave, et je n'y comprends plus rien.

— Ma foi, ma mère, interrompit le capitaine, je vous avoue que je suis un peu comme Gustave. Je n'ai guère fait attention à M<sup>lle</sup> Julie, qui m'a semblé n'être ni mieux ni plus mal que la moyenne des ingénues de son âge.

— Tu as eu tort, mon fils. Elle a beaucoup embelli depuis l'année dernière, et elle embellira encore.

— Hé bien, je vous garantis, ma mère, qu'il lui reste du chemin à faire avant d'approcher des charmes de sa sœur, mais il ne faut désespérer de rien, cela viendra peut-être.

La marquise parut très-contrariée. — J'espère, dit-elle d'un ton pincé, qu'elle ne l'imitera pas en tout.

— Qu'avez-vous ce matin contre M<sup>lle</sup> Hélène ? s'écria le capitaine, qu'irritait cette sorte de malveillance. Lui-même accueillait dans son cœur quelques murmures contre la jeune fille, mais il ne supportait pas de l'entendre accuser par d'autres.

— Absolument rien. Elle est majeure, et depuis assez longtemps pour avoir le droit de se livrer à ses goûts d'indépendance. D'ailleurs, si sa mère le trouve bon, cela ne me regarde pas.

— Elle n'est peut-être pas aussi perdue pour le monde que vous le pensez, ma mère. Elle avait la conversation très-gaie, très-animée. Elle faisait les honneurs de la maison avec infiniment de grâce. Je vous déclare qu'elle est charmante. Elle a eu même la complaisance de nous chanter des airs d'opéra, et d'une voix admirable.

— Il ne lui manquait plus que cela pour l'achever, dit la marquise.

Gustave écoutait silencieux et gêné, se sentant de trop dans le

débat inattendu qui éclatait. Il croyait commencer à comprendre l'aigre dépit de la marquise. N'aurait-elle pas fait sans mandat, et à l'insu de Maurice, des ouvertures agréées peut-être par les parents de la jeune fille, mais que celle-ci aurait découragées? Le roman d'Hélène ne serait donc pas ce qu'il avait cru et resterait à découvrir. Les mères ont en pareille occurrence des ressentiments qui ne les portent pas précisément à la bienveillance. Il y avait tant de convenances de voisinage et de fortune que la marquise, autorisée sans doute par M<sup>me</sup> de Louvières, essayait de se rabattre sur Julie. Maurice ne paraissait pas en disposition de lui prêter un concours très-empressé et s'exaltait au contraire pour la sœur aînée, ce qui devait contrarier doublement la marquise. Le cœur humain est ainsi fait que Gustave éprouvait malgré lui un soulagement à la pensée qu'il n'était pas en présence du héros du roman d'Hélène. Il se reprochait cette joie secrète comme un outrage à l'amitié, et, par un retour de sympathie plus avouable, il n'entrevoit pas sans peine qu'un chagrin allait probablement envahir la vie de Maurice. Il n'avait ni aide, ni consolation à lui offrir, et il embarrassait les épanchements de la famille. S'éloigner, fuir ces lieux troublés, où il n'était qu'un trouble de plus, il lui sembla que c'était un besoin et un devoir.

On sonna le facteur rural, qui n'arrivait au château qu'au milieu de la journée, et l'on apporta le courrier. Il y avait une lettre à l'adresse de Gustave. Il saisit ce prétexte pour annoncer qu'une circonstance imprévue, sur laquelle il ne s'expliquait pas, le forçait, à son grand regret, de partir le soir même. Il y eut des exclamations, dont le ton ne lui sembla complètement sincère que de la part du marquis, personnage très-effacé dans cette histoire et peut-être dans son ménage, mais homme excellent. Le tête-à-tête prolongé avec sa femme était un peu monotone, et il avait pris goût à la société de Gustave.

— Vous nous donnerez jusqu'à la fin de la semaine, dit-il. La politesse exige que vous alliez faire une visite à Louvières, et cette fois c'est moi qui vous accompagnerai.

Gustave à ces mots craignit d'être ébranlé. Il réprima vite la tentation et répondit :

— Impossible, Monsieur le marquis, vous aurez la bonté de vous charger de mes excuses. Il faut que je sois demain matin à Paris, et je suis confus d'être obligé de vous prier de vouloir bien me faire conduire à la gare.

— Alors vous nous promettez de revenir?

— Ce n'est pas probable.

— Aurais-tu reçu quelque mauvaise nouvelle? demanda Maurice.

— Mon Dieu, non. Mais mon avenir est intéressé à ce brusque départ.

— L'avenir d'un homme de votre âge, dit assez gracieusement la marquise, c'est, comme pour votre ami, un bon mariage, et vous ne vous êtes même hâtés ni l'un ni l'autre. J'espère que vous ne tarderez pas à nous annoncer que vous donnez l'exemple à Maurice, et soyez assuré que nous prendrons un intérêt bien affectueux à votre bonheur. Ne pourriez-vous pas nous faire à l'avance une petite confidence? nous la mériterions.

— Je vous remercie, Madame la marquise, répondit Gustave avec un sourire triste. Il n'est pas question de cela, et je vous proteste que je n'y ai jamais moins songé. Je suis obligé de vous demander la permission d'aller m'occuper de ma valise.

L'heure pressait en effet pour gagner la gare du petit chemin de fer qui correspondait avec la grande ligne. Maurice donna ordre d'atteler et voulut reconduire lui-même Gustave. Les adieux au château, pleins de courtoisie, furent un peu précipités. La route descendait presque constamment et fut rapidement franchie. Les deux amis n'échangèrent que des paroles sans importance. Gustave ne disant pas le motif qui le rappelait à Paris, le capitaine croyait devoir se dispenser de l'interroger. Le train arrivait en gare en même temps que la voiture, ce qui abrégua aussi la dernière effusion, et le capitaine reprit pensif le chemin du château.

Le soir, la marquise voulut avoir avec lui une explication formelle. Elle lui fit l'aveu de la démarche qu'avait devinée Gustave. Hélène

avait déclaré péremptoirement sa résolution de ne pas se marier. La marquise ne sut pas s'empêcher de s'exprimer encore à ce sujet d'une façon désobligeante pour la jeune fille aux habitudes bizarres.

— Si vous la jugez si sévèrement, s'écria Maurice impatient, pourquoi donc la recherchez-vous pour belle-fille ?

La marquise ne répondit pas, et préféra vanter les mérites de Julie, qui, conseillée par sa mère, avait paru très-docile. Maurice n'avait qu'à parler, il était certain d'être agréé.

— Hé bien, dit le capitaine, vous auriez dû commencer par me consulter moi-même, et vous avez entrepris là une bien malheureuse campagne, qui est devenue une déroute. M<sup>lle</sup> Hélène ne m'avait pas vu depuis longtemps et me connaissait à peine. J'avais besoin de mon côté de la connaître mieux et d'éclaircir les points obscurs de sa vie ou de son caractère. Savez-vous si je n'aurais pas réussi à lui plaire et à la fléchir ? Maintenant il est trop tard. Vous m'avez compromis, et vous avez compromis Julie. Vous me rendez impossible de me remonter à Louvières, où je serais ridicule, car je vous jure sur mon honneur que je n'épouserai jamais cette poupée. Je n'ai plus qu'une chose à faire. J'aurai, comme Gustave, un motif urgent ou un prétexte. Demain je serai reparti pour l'Afrique.

Il se leva et gagna sa chambre, laissant la marquise abasourdie. Pendant ce temps, Gustave, fatigué de ses réflexions, s'assoupissait dans le wagon qui l'emportait vers Paris, où il allait reprendre pour y terminer ses vacances, entre ses souvenirs et ses livres, son petit appartement solitaire du quartier latin.

Si j'écrivais un roman, ce qui précède n'en serait que l'exposition. Le lecteur, s'intéressant plus ou moins aux trois personnages que j'ai mis en scène, attendrait le développement des péripéties dramatiques ou même tragiques, selon le goût, que j'estime détestable, du public. Par exemple, il ne serait pas bien difficile de

dénouer dans un duel amené par la jalousie une amitié qui avait été indissoluble pendant vingt ans. Le lecteur demanderait aussi le roman antérieur d'Hélène, qui n'est pas seulement ébauché. Mais j'écris une histoire véritable, et elle approche de sa fin, du moins à la date présente, car je ne prétends pas prévoir l'avenir. Dieu merci, la vie réelle n'a que rarement des incidents tragiques, et plutôt au ciel qu'elle n'en eût jamais ! Aussi est-ce à mon avis une dépravation d'imagination que de se complaire au récit des catastrophes et des émotions violentes. Les journaux recherchent avidement celles de la vie réelle, les romanciers s'évertuent à en inventer, s'ils ne vont les puiser dans les archives de la police et des cours d'assises, et ils s'ingénient même à trouver un titre qui promette une ample pâture de scandales aux appétits excités. Mes regards sont chaque jour blessés de titres d'une crudité grossière qui s'étaient placardés sur les murs de Paris et qui affriandent, paraît-il, la foule sinon l'élite des lecteurs de feuilletons. Je sais un auteur qui personnellement est un homme des mœurs les plus douces, honnête père de famille, se plaisant dans son intérieur respectable et contemplant la mer du haut d'un chalet agreste. Il s'occupe à fouiller les annales du crime et de l'infamie, afin d'arranger des fictions bien assaisonnées de piment et de cantharides, et c'est ainsi qu'il entretient l'aisance de son ménage.

L'écrivain contemporain le mieux doué peut-être pour écrire le roman comme je le comprendrais et l'aimerais est M. Octave Feuillet. Il a la finesse, l'observation et le style. Lui aussi sacrifie trop souvent au mauvais goût de la foule, en abaissant son talent aux vulgarités du mélodrame.

Pendant trois mois, Gustave, qui s'absorbait dans ses études, n'eut des autres personnages de cette histoire aucune nouvelle quelconque. Un matin, la poste lui apporta une double lettre de part non cachetée qu'il déplia négligemment. C'était l'avis du mariage de M<sup>lle</sup> Julie de Louvières avec le vicomte de Fougeray. Il crut se souvenir que c'était le nom d'un des invités de la partie de chasse. L'adresse était tracée d'une écriture élégamment féminine. Il la

conserva soigneusement, pensant que ce devait être celle d'Hélène, touché en même temps que troublé de ce souvenir. Deux mois après, il reçut une véritable lettre cachetée dont la suscription était de la même écriture. Cette fois il fut très-ému; ce ne fut pas négligemment qu'il rompit le cachet et jeta les yeux sur la signature, qui était celle d'Hélène de Louvières. La lettre était ainsi conçue :

« Je vous ai demandé, Monsieur, un secret qu'il n'y a pas lieu de garder davantage. Je n'ai plus à cacher le but que j'avais donné à des études dont la persévérance semblait une bizarrerie qui m'eût été reprochée. Ma sœur est mariée, dans les conditions que je souhaitais pour elle et pour mes parents, avec qui elle reste habiter Louvières. Je suis désormais inutile ici, et risquerais d'y devenir gênante. Ce n'est pas vous qui vous étonnez que je ne veuille pas mener une vie inutile. Je ne me marierai pas, et je crains de n'avoir pas de vocation religieuse. Aidée de mon excellente amie, M<sup>me</sup> Dumensil, ou plutôt l'aidant moi-même, j'ose fonder à Autun une institution pour l'éducation des jeunes filles de la province. Ce sera de l'enseignement laïc et souvent gratuit, s'il n'est pas obligatoire. L'immeuble est acheté déjà, grâce aux libéralités testamentaires d'une tante. Les couvents consacrés à l'éducation sont nombreux; ils sont l'objet de préventions dans quelques familles, ils sont menacés par la politique. Il m'a semblé qu'en prenant tous les brevets universitaires j'avais plus de chances d'assurer la stabilité à une institution. Faites des vœux, Monsieur, pour le succès de mon audacieuse tentative. Je n'aurai d'abord que de véritables petites filles. Elles grandiront, et quand j'aurai une classe en âge de vous entendre, j'espère que vous ne refuserez pas de venir lui donner quelques-unes de ces leçons brillantes dont M<sup>lle</sup> Lefebvre a tiré tant de profit. »

Gustave laissa tomber une larme sur le papier. Il était pénétré d'une admiration respectueuse, il était profondément attendri, il sentait cependant que l'annonce du mariage d'Hélène lui aurait causé une émotion d'une bien autre nature. Il essaya de répondre, il ratura plusieurs brouillons dont aucun ne le satisfaisait. C'était

trop froid, ou c'était trop expressif. Il dut reconnaître qu'il fallait ajourner à un moment plus calme l'accomplissement de ce qui était pourtant un impérieux devoir. L'idée lui vint tout à coup d'écrire à Maurice, ce qu'il n'avait pas fait depuis leur séparation. Pour cela il n'y eut ni brouillon ni ratures. La plume courait avec une confiance sans bornes et une brûlante éloquence, le torrent avait rompu ses digues. C'est par cette communication, qui lui rendait un ami, que sous une tente du désert, au milieu d'une expédition, le chef d'escadron de Noirville, entouré de ses cavaliers, apprit la résolution d'Hélène.

Il y a de cela près de quatre ans. Ni Gustave ni Maurice ne se sont mariés. Le premier est membre de l'Institut, professeur titulaire de littérature au collège de France. Les étudiants et aussi les gens du monde se pressent à son cours, dont la salle est trop étroite. Les applaudissements éclatent librement, et chaque leçon est presque une ovation. L'orateur a droit d'être fier de ce triomphe. Il ne lance plus de regards furtifs sur aucun point particulier de son auditoire. Maurice, cité pour plusieurs actions d'éclat, est colonel et commande un vaillant régiment. L'institution d'Autun a obtenu un merveilleux succès et est vantée comme un établissement modèle.

Aux dernières vacances, les deux amis, dont une correspondance fréquente a maintenu l'intimité, se sont retrouvés sous le toit du marquis de Noirville. Ensemble ils ont fait une visite au château de Louvières où ils ont revu Hélène, vive, enjouée, paraissant heureuse, gracieusement accueillante, et dont la gaieté les a frappés. Elle dorlotait avec des caresses maternelles deux jeunes enfants de sa sœur. Elle a seulement résisté à toutes les instances qui la pressaient de chanter. Je ménage ma voix, a-t-elle dit en riant, pour ma chapelle et pour ma classe de solfège.

Et le roman d'Hélène? demandent les lecteurs désappointés. — Je crois bien qu'il a existé; je crois aussi qu'il n'est connu que d'elle seule.

ALFRED DE COURCY.



## DAVID D'ANGERS\*

La commande de la statue du *Grand Condé* offrait au jeune sculpteur une occasion sans pareille de mettre en relief la puissance de son génie. Avec quelle chaleur de patriotisme il compose cette fière attitude ! Tout son cœur de Français et d'artiste s'épanche dans le marbre et le fait palpiter d'héroïsme. C'est l'orage, c'est la tempête ! dira-t-on en contemplant cette admirable statue. « David fut proclamé novateur par la façon magistrale avec laquelle il avait traité le costume moderne, écrit M. Jouin ; il avait eu le secret de relever, par un style personnel, distingué, ce qui, pour tant d'autres, est un écueil insurmontable... Le costume moderne s'impose à lui, David luttera sans transiger avec les difficultés inhérentes à notre âge, que Phidias et Lysippe n'ont pas connues. Le *Condé* rompait visiblement avec les traditions académiques de Louis David... L'artiste a mesuré d'un coup d'œil la marche rétrograde de son art sur la sculpture du XVIII<sup>e</sup> siècle, depuis que le convenu a supplanté le réel, et d'un jet il a replacé la statuaire dans ses véritables limites. » Ce n'est pas que les exigences de l'art moderne et le souvenir de ses études en Italie ne viennent parfois le remplir d'amertume au point de lui

\* Voir la livraison de novembre 1878, pp. 366-373.

arracher ce cri de l'artiste épris de l'idéal : « Quel malheur d'être obligé de passer sa vie à tailler des habits et des bottes, après avoir étudié le beau et s'en être imprégné le plus possible !... C'est l'homme, tel qu'il est sorti de la main du Créateur, que je veux voir ; car celui-là est un fils bien-aimé sur lequel le Père s'est complu à répandre ses faveurs ; c'est Dieu qui a modelé ses formes et sculpté ses traits. Était-ce donc pour que l'on vint défigurer son œuvre en l'enveloppant d'absurdes haillons ? » Combien de fois il revient, dans ses notes autographes, sur le costume, qui fait de l'homme une caricature, et qui ferait totalement tomber l'art de la sculpture, si les artistes ne faisaient plus que des hommes habillés.

Dans la statue de Bonchamps, qu'il exécuta peu de temps après, il use de tous les moyens, de toutes les ressources propres au grand art de la statuaire. J'emprunte à M. Jouin l'analyse esthétique de ce chef-d'œuvre : « A demi soulevé sur sa litière, s'appuyant sur le bras gauche, le torse nu, les cheveux au vent, le général tire un dèrnier cri de sa poitrine, tandis que du geste il exige le pardon. L'anxiété, la douleur et ce sentiment dont Shakespeare a si bien dit : la *douce pitié*, se lisent sur ses traits. Bonchamps va mourir, son sang coule, il râle ; aussi les joues contractées, l'œil suppliant, les lèvres ouvertes, disent la prière du chrétien. Mais, si le visage implore, le bras commande. L'homme d'armes a voulu qu'on lui fit traverser les rangs décimés de ses soldats, et le geste à l'aide duquel il leur impose, rassure pleinement le regard. On ne résiste pas à l'autorité d'un tel ordre. Que la parole expire, que le cliquetis des sabres, que les clameurs des prisonniers couvrent la voix du blessé, pour peu qu'on ait aperçu Bonchamps, les républicains seront sauvés. L'oubli des haines, le terme des discordes est assuré. « Grâce pour les prisonniers ! Je le veux, je l'ordonne ! » Ce cri sublime, ne fût-il pas connu du spectateur, s'échappe de la statue de Bonchamps comme une résultante. L'œuvre de David évoque dans un éclair de génie cette existence héroïque qu'elle revêt de l'éternité du marbre. Moderne par le sujet, David est remonté jusqu'à

l'art grec; il a consulté la tradition pendant son travail. Bonchamps peut être considéré comme l'exemplaire achevé du génie national en sculpture. » Cette dette acquittée, l'artiste républicain, tout d'une pièce, refusera plus tard les statues de Charette et de Cathelineau; il fit cependant pour l'église de Verneuil un bas-relief représentant le comte de Frotté fusillé avec ses compagnons.

Parmi ces premiers travaux qui appellent la lumière sur le nom du jeune maître, pourrions-nous oublier ce groupe du *Calvaire* placé dans la cathédrale d'Angers? Trois grandes figures le composent: le Christ, la Vierge et saint Jean. « Si profonde que soit la douleur dont souffrent les deux témoins du Golgotha, l'un des personnages est une mère, l'autre n'est qu'un disciple. David ne pouvait l'oublier: la mère puise à des sources mystérieuses où l'amitié n'atteint pas. Pour qui sait lire, la gradation de l'amour est écrite sur le groupe magistral du *Calvaire*.

Le tombeau du comte de Bourcke est encore de ce temps: tout respire dans cette œuvre le sentiment spiritualiste et chrétien. La jeune veuve de l'ancien ambassadeur de Naples est représentée assise en face d'un hermès que surmonte le portrait du comte: « Le corps, dans son attitude d'abandon, les draperies négligées, le rameau funèbre qui pend le long de sa robe, la nudité des pieds et des bras, expriment le désordre de la douleur. Mais, si le corps de la femme plie sous l'accablement, l'âme tient en réserve de hautes énergies qui donnent au port de la tête quelque chose de royal. Une immense tendresse baigne le visage rayonnant. Les lèvres calmes, l'œil plongé dans la contemplation d'une image adorée, le front reposé, sont imprégnés d'idéal. On dirait qu'il se dégage de ce marbre un hymne discret à la douleur allégée. L'espérance et l'amour sont descendus dans un cœur vidé par la mort. Ils l'ont fait retentir de la divine parole: « Bienheureux ceux qui pleurent », et, pendant qu'une note douloureuse résonnait encore dans les membres affaissés, la tête, transfigurée, confiante, s'était redressée sous la sensation confuse des joies éternelles. L'espérance est personnifiée dans la comtesse de Bourcke, l'épouse vivante et la cendre

inanimée de l'époux ne sont plus séparées par le tombeau: leurs âmes, élevées de terre, se sont rencontrées dans les sphères mystérieuses, et déjà l'attente est à peine un fardeau, tant la béatitude de l'esprit envahit l'être consolé. »

Je n'ai pu résister au plaisir de copier cette éloquente définition d'une œuvre empreinte d'un sentiment si religieux; et combien de citations pareilles il me faudrait faire; mais l'espace dont j'ai trop abusé ne me le permet point. Chaque ouvrage du maître est d'ailleurs commenté par M. Jouin avec cette haute raison et ce talent d'analyse, qui le rend saisissant, dans ses grandes lignes comme dans son expression la plus intense.

Si l'habile écrivain forme un gros volume de tous les éléments qui concourent à produire un génie, s'il consacre sans excès toutes les ressources d'une esthétique consommée à l'examen de son œuvre, quelques pages me suffiraient-elles pour donner une idée de cette tâche colossale que David avait assumée et qui remplit, d'une traite en quelque sorte, son existence de 1816 à 1850? Être l'historiographe de son temps, éterniser par le marbre et le bronze tous ces nobles fronts que des souvenirs de gloire ou d'infortune entourent d'une auréole, telle a été sa mission. A ceux-ci la statue, à ceux-là le buste, au plus grand nombre la médaille. Ce médailler innombrable, 700 pièces environ, suffirait à lui seul pour établir une renommée: c'est une sorte de monnaie courante, mise à la portée de tous, reproduisant les illustrations contemporaines. Il en est bien peu qui se soient soustraites à l'honneur de figurer dans cette merveilleuse galerie de profils. « J'ai toujours été profondément remué par la vue d'un profil, disait David. La face vous regarde, le profil est en relation avec d'autres êtres; il va fuir, il ne vous voit même pas. La face vous montre plusieurs traits et est plus difficile à analyser. Le profil c'est l'unité. Le profil du visage donne la réalité de la vie, tandis que la face n'en donne qu'une fiction. »

David avait modelé à Rome le médaillon d'Héroid, pensionnaire comme lui à la Villa Médicis. Il préludait ainsi à cette longue et brillante série de portraits qui devaient, pendant des

années, occuper ses veilles et ses loisirs. Il n'est personne qui, ayant visité le musée David à Angers, ne se soit longtemps arrêté devant ces silhouettes animées, sobres d'exécution, ayant si peu de relief et tant de modelé. Rien n'est plus vivant, c'est le croquis du maître; tout accent, toute poésie. Parmi ces médaillons on retrouve Haudaudine, le Régulus nantais. David était allé le trouver à Nantes, où le héros habitait, et lui avait offert son médaillon. Le temps n'est plus, en effet, où de hauts personnages, des souverains, honoraient l'artiste et s'honoraient eux-mêmes en allant au devant de ses désirs, se faisaient un devoir et un plaisir de pénétrer dans cette retraite mystérieuse où l'œuvre de génie s'élabore, et mettaient leurs nobles figures en présence du maître; il n'en est plus ainsi, je le répète. David s'écrie avec amertume: « Je poursuis ma galerie des contemporains, malgré les dégoûts à essayer. Pour obtenir de faire un portrait, il faudrait, pour ainsi dire, se mettre à genoux devant l'homme qui brûle de l'avoir. Je suis étonné que ma timidité disparaisse lorsqu'il s'agit de pareilles choses. Je ne vois plus que l'œuvre, j'oublie l'homme. Je deviens indulgent pour cette pauvre carcasse humaine, esclave des moindres accidents de l'atmosphère et des piqures de la civilisation. Je n'envisage que le génie: c'est devant lui que je m'incline, car il est immortel. La carcasse disparaîtra bientôt, et pour toujours. Ces messieurs ne viendraient pas chez moi, mais je n'y tiens pas. On me rencontre avec une petite ardoise, courant comme si j'allais voir l'immortalité. »

Bien que David traite de simple feuilleton, une sorte de passe-temps, ces notes expressives prises sur la face humaine, il y exprime, pour ainsi dire, la quintessence de son talent. Les médailles occupent le plus souvent ses veilles; il réserve ses jours à la sculpture monumentale, à cette légion de statues qui rappellent à tous les pages les plus glorieuses de notre histoire nationale, les plus grands noms et les plus populaires; pour n'en citer que quelques-uns, parmi les anciens, Gerbert, le roi René, Ambroise Paré, Riquet, Pierre Corneille, Racine, Fénelon, Gutenberg, etc.; chez les modernes: le général Foy, Cuvier, Bernardin de Saint-Pierre, Casimir Delavigne,

Larrey, Bichat et combien d'autres! Je ne parle point des bustes, qui sont innombrables et marqués du sceau du génie: Lamartine, Châteaubriand, Victor Hugo, Goethe, etc...

Je voudrais m'arrêter, mais le sujet m'entraîne. Puis-je omettre les grands travaux de sculpture monumentale, sur lesquels David comptait à juste titre pour sa renommée durable? Quelques-uns ne lui valurent, hélas! que de cruelles déceptions: au théâtre de l'Odéon, la décoration de la coupole et de la frise détruite par l'incendie; au Panthéon, l'important bas-relief du fronton, qui échappa par miracle aux passions liguées pour le faire démolir et fut découvert longtemps après le dernier coup de ciseau; enfin, et j'en passe, à Aix, la porte triomphale, puissante conception d'où se dégage le plus ardent patriotisme.

Parmi tant d'ouvrages, dont je ne cite qu'une partie et qui témoignent d'une activité prodigieuse, il en est deux surtout qui caractérisent le maître et résumant son génie: je veux parler de la *Jeune Grecque* et de *Philopæmen*. David écrit dans ses mélanges: « Aussitôt que j'eus connaissance de la mort de Marco Botzaris, je formai le projet de lui élever un monument. Je cherchai dans mes souvenirs allégoriques une pensée qui pût rendre dignement ma profonde admiration pour ce grand homme; mais tout me paraissait emphatique. J'attendis l'inspiration. Un jour, me promenant dans un cimetière, je vis une petite fille, à genoux sur un tombeau, épeler avec son doigt l'inscription qui y était gravée. J'avais trouvé ma composition ». Cette naïve et touchante figure qui surmonte le monument de Botzaris, n'est plus un enfant, ce n'est pas encore une femme. Il y avait de l'audace, de la part de l'artiste, à étudier cette nuance fugitive de l'âge de transition, nuance délicate et charmante que les anciens ont à peine entrevue: les adultes chez les Grecs, rompus de bonne heure aux exercices du gymnase, ont les membres pleins et arrêtés de l'éphèbe. Cette élogie plastique inspira au maître une de ces pages brûlantes de fièvre, où le cœur de l'artiste, épris de son œuvre, se déchire à la pensée de se séparer de

la réalisation de ses rêves. « Te voilà terminée, chère enfant; tu vas quitter notre France, pour ce beau pays de Grèce! Je t'aimais tant! Ah! je t'aimais comme un père tendre aime sa fille, même malgré ses défauts, qu'il connaît si bien! Tu vas quitter le pays des nobles et des grandes œuvres pour celui qui les fit germer dans le monde. Le soleil de l'Attique, dont nous n'avons ici que les pâles reflets, te réchauffera. Lorsque l'astre montera dans l'azur, comme une pensée du Christ, un de ses rayons se posera sur ton front mélancolique; car tu es bien triste, ô ma pauvre enfant! Sur ce monument funèbre, tu es l'allégorie de la vie humaine, que l'homme passe presque entièrement sur les tombeaux des êtres qui lui furent chers. »

Au déclin de sa vie, lorsque David, proscrit, passera, comme une âme en peine, à travers l'Europe, et dirigera ses pas jusqu'à Missolonghi, il reverra cette fraîche et charmante créature de son ciseau; mais, hélas! sillonnée de coups de sabre et mutilée: « Voilà donc cette statue, composée avec tant d'amour, travaillée avec tant de soins, de fatigues, d'émotions, que j'ai exilée du sol natal en mémoire d'un héros, et dont j'ai confié la garde à un peuple de sauvages! Œuvre chérie, tu te retrouves aujourd'hui vis-à-vis de ton auteur, exilé comme toi, et comme toi mutilé par le cœur, errant à la recherche des six pieds de terre qui couvriront sa dépouille, et où il goûtera le repos éternel!... » — A la vue de ce débris, dont les Vandales de notre temps ont fait prématurément un *antique*, combien sont vraies ces réflexions qu'adressait David à un de ses poètes préférés: « Pauvres artistes que nous sommes, il nous faut ceindre le tablier, frapper à coups de maillet, jouer de la lime et du ciseau, pour tirer, à la sueur de nos fronts, des veines du marbre, ce que vous, dramaturges, conteurs, romanciers ou lyriques, vous créez, à toute heure du jour ou de la nuit, avec un bout de plume sur un bout de papier. Vos heures sont nos jours, vos jours sont nos années; et, tandis que vos œuvres se multiplient autour de vous sur l'aile de la presse, ou se répercutent sur les lèvres, ou s'abritent dans les mémoires, c'est en un coin du monde, inexorablement

clouées au lieu de leur destination, que demeurent les nôtres, à la merci des coups de foudre, des coups de vent, des coups de sabre, des coups de pierre d'un enfant ». Les éléments avaient respecté l'œuvre du statuaire; ceux qui avaient commis cet acte inouï de brutalité, ce n'étaient pas des enfants, inconscients de leurs actes, c'étaient des hommes sachant ce qu'ils faisaient, jaloux peut-être d'une renommée étrangère; c'étaient les descendants dégénérés de cette race héroïque et artiste qui mettait au rang de ses dieux les Phidias, les Ictinus, les Polygnote.

Le *Philopœmen* est l'œuvre de David qui devait soulever la plus violente polémique. L'artiste a représenté le dernier des Grecs après la bataille de Sellasie, retirant de sa cuisse un javelot qui s'y était brisé. Cette statue est tout imprégnée de passion et de vie; c'est l'art moderne dans ce qu'il a créé de plus palpitant, sans exclusion de l'idéal. Le souffle vigoureux de Michel-Ange circule dans cette imposante figure du guerrier, dont la tête, empreinte de la douleur qu'il dompte, se retourne, menaçante encore, vers l'ennemi.

Que de défauts l'envie n'a-t-elle pas cherché à relever dans ce chef-d'œuvre, digne des meilleures époques de la sculpture! L'âge du héros, son mouvement, son attitude, ont été amèrement critiqués. Aux uns David a répondu lui-même: « Dans la statue de *Philopœmen*, j'ai eu bien plutôt l'intention de représenter le dernier des Grecs que de rester dans la vérité historique. Aussi ai-je pris mon héros à l'âge mûr. La nature a déposé dans le cœur de l'homme un sentiment universel: plus on avance dans la vie, plus on s'y cramponne. »

GUSTAVE MARQUERIE.

(La fin à la prochaine livraison.)

## LES LIVRES D'ÉTRENNES

HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, par M. Guizot et M<sup>me</sup> de Witt; nouv. série, tome I<sup>er</sup>; — NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, par É. Reclus, tome IV; — LE TOUR DU MONDE et le JOURNAL DE LA JEUNESSE, année 1878; — CONNAIS-TOI TOI-MÊME, notions de physiologie, par Louis Figuier; — A TRAVERS LE CONTINENT MYSTÉRIeux, par Stanley, 2 vol.; — L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN, par M<sup>me</sup> Colomb; — LES PILOTES D'ANGO, par M. Cabut; — LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE, par M. J. Girardin; — MŒURS ET CARACTÈRES DES PEUPLES, par R. Cortambert; — CENT RÉCITS D'HISTOIRE NATURELLE, par Delon; — LE TÉLÉPHONE ET LE PHONOGRAPHE, par M. du Moncel; — LA MIGRATION DES OISEAUX, par M. de Brévans; — LA MUSIQUE, par M. Colomb; — LES SEPT MERVEILLES DU MONDE, par M. L. Augéy; — AVENTURES ET MÉSAVENTURES DU BARON DE MÜNCHAUSEN, par Levoisid; — Hachette.

HISTOIRE DE FRANCE. — Après deux années d'interruption, employées à publier l'*Histoire d'Angleterre*, M<sup>me</sup> de Witt reprend, d'après les leçons orales et manuscrites de son illustre père, la suite de leur œuvre commune, l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*. Les cinq volumes de la première série s'arrêtaient à cette date fatidique de 1789, fin d'un monde et commencement d'un autre. Le sixième tome comprend l'orageuse et sanglante période de la Révolution et s'arrête à 1808, point culminant de l'Empire. Sans doute nous ne saurions souscrire entièrement à tous les jugements de l'auteur, ou plutôt des auteurs; et comment s'en étonner? La période historique dont ils s'occupent n'est-elle pas la plus affreusement troublée qui fut jamais, et n'a-t-elle pas inauguré cette anarchie morale dans laquelle nous nous débattons depuis un siècle bientôt? Reconnaissons, toutefois, qu'en général les appréciations du couple historien, sur des hommes et des choses si difficiles à juger de sens rassis, sont empreintes de modération et de

sagesse. On sait quelles salutaires leçons la haute et ferme raison de M. Guizot avait su puiser dans l'expérience de nos commotions politiques, et quel noble repentir, malheureusement trop tardif, il témoigne dans ses *Mémoires* de la part plus ou moins directe qu'il a pu y prendre. De ces leçons et de cette expérience nous avons ici le filial écho.

La valeur historique du texte est rehaussée par l'appoint d'une centaine de gravures, — scènes, portraits, costumes, vues de monuments, — dont les éléments sont empruntés aux sources les plus sûres.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE. — Dans nos précédents comptes rendus, nous avons parlé des trois premiers volumes de cet ouvrage, où étaient successivement étudiées l'Europe méridionale, l'Europe centrale et la France. Le 4<sup>e</sup> tome traite de l'Europe nord-occidentale: *Belgique* et *Hollande*, ces deux pays, petits par l'étendue, mais grands par le degré de civilisation matérielle auquel ils sont parvenus; *Iles Britanniques*, également si médiocres en surface, mais si puissantes par la prodigieuse expansion de leurs races et de leur commerce, qui en fait le plus vaste empire politique et colonial du monde.

Le sujet comportait des développements que M. Elisée Reclus a su lui donner avec cette variété, cette abondance d'érudition à laquelle rien n'échappe de ce qui s'écrit sur ces matières dans les diverses langues de l'Europe. Géographie physique et civile, météorologie, climatologie, ethnographie, commerce, industrie, mœurs: rien n'est oublié de ce qui regarde à la fois la terre et ses habitants.

Illustré de 81 vues et types gravés sur bois et de 211 cartes, dont six grandes en couleurs tirées à part; le volume s'ouvre par une savante étude de l'Atlantique boréal, de ses courants, de sa faune et de sa flore, de la température de ses diverses zones en surface et en profondeur, etc., et se ferme par la description des îles extrêmes qu'il baigne, les Færœr, l'Islande, présumée l'*ultima Thule* des anciens, et Jan-Mayen.

Tout en faisant encore nos réserves sur certaines appréciations et insinuations historiques et autres de l'auteur, nous ne pourrions que répéter les éloges que nous avons déjà donnés à ce grand ou-

vrage, qui restera, dans son genre, l'un des plus importants et des plus complets de ce siècle.

Le TOUR DU MONDE est toujours ce magnifique recueil où prennent place tour à tour les relations originales ou traduites des voyageurs contemporains, français et étrangers, dans les diverses parties du monde. — Cette fois nous visitons le Pérou et les Andes, avec M. Wiener, l'audacieux escaladeur du *Pic de Paris*, la plus haute cime atteinte jusqu'ici ; — avec le capitaine Chapman, cette Asie centrale que se disputent l'Angleterre et la Russie ; avec le commandant Brossard de Corbigny, le port annamite de Hué, où trône ce féroce Tu-Duc, le bourreau de nos missionnaires ; avec un savant naturaliste, M. André, l'Amérique équinoxiale, ses paysages superbes et tourmentés ; avec M. de Lamothe, le Canada et sa nature non moins grandiose, bien que plus austère ; avec M. Belle, la Grèce, aux resplendissants souvenirs ; avec M. de Mély, la Russie méridionale et la Crimée ; avec M. Coster, Amsterdam et la Néerlande ; avec M. Pinart, l'île de Pâques, ce rocher perdu aux confins du Grand Océan, si intéressant par ses colossales statues de pierres d'origine inconnue ; avec M. Testevuide, l'île de Chio et le classique Archipel ; avec M. Raffray, un jeune voyageur angevin, la côte du Zanguebar et ses peuples inhospitaliers ; avec M. Marche, le Gabon et le grand fleuve de l'Ogôoué, ce Nil de l'Ouest, aux sources également mystérieuses ; avec M<sup>me</sup> P..., les gisements diamantifères de l'Afrique australe, où vient d'être découvert un rival du *Régent*, de l'*Etoile du Sud*, et du *Koh-i-noor*.... A la suite du capitaine Nares et de la dernière expédition anglaise, nous poussons jusqu'aux approches du pôle arctique, plus loin que ne l'avait encore jamais fait aucun explorateur. Enfin, en compagnie de l'intrépide Stanley, nous accomplissons cette immortelle traversée de l'Afrique, dont nous parlerons plus longuement tout à l'heure.

Toutes ces relations, si diversement intéressantes, sont dignement couronnées par une double revue semestrielle des *Progrès géographiques de l'année 1878*, due à la plume fraternelle et si compétente de nos deux savants collègues, MM. Maunoir et Duvoyrier.

Vingt-sept cartes ou plans et 500 gravures enrichissent le texte d'un commentaire aussi attrayant pour les yeux, qu'il est, lui-même, instructif pour l'esprit.

A TRAVERS LE CONTINENT MYSTÉRIeux. — Lequel de nos lecteurs n'a entendu parler de ce voyage, déjà fameux, qui vient de renouveler, en les complétant, les exploits des Livingstone et des Cameron ? Inférieur au premier, Stanley est supérieur au second et par l'étendue des régions parcourues, et par l'importance des découvertes. On se rappelle avec quelle stupéfaction l'Europe, tout d'abord incrédule, apprit, en 1871, qu'un simple journaliste s'en revenait du centre de l'Afrique, où il avait retrouvé et ravitaillé Livingstone. Enhardi par cette première et heureuse tentative, Stanley retournait en Afrique trois années plus tard, fermement résolu à arracher, à son tour, quelques-uns de ses secrets au mystérieux continent noir. Le 12 novembre 1874, il partait de Zanzibar : en août 1877, il apparaissait à Saint-Paul-de-Loanda, après avoir, lui troisième, traversé l'Afrique centrale de part en part. Dans l'intervalle de ces trois années, il avait accompli la circumnavigation complète du grand lac N'yanza d'Oukéroué ou *Victoria*, d'où s'échappe le Nil, et cela seul suffirait à illustrer un autre voyageur ; il avait vu se jeter dans ce même lac la rivière *Chimyiou*, vraisemblablement la source la plus méridionale du Nil, lequel serait ainsi le plus long fleuve du monde, sinon le plus puissant ; il avait exploré, après Speke et Burton, ses découvreurs, après Livingstone et Cameron, cette autre mer intérieure, le Tanganyika, ainsi que l'équivoque Loukouga, qui, affluent ou effluent, la relie au grand fleuve Loualaba ; — enfin, plus heureux que ses deux devanciers, il avait pu, après avoir franchi cinquante-sept cataractes et livré trente-deux combats, descendre cet Amazone africain jusqu'à son embouchure dans l'Océan Atlantique, et s'assurer de son identité avec le Zaïre ou Congo : découverte capitale, qui fixe l'un des points principaux de l'hydrographie de l'Afrique. Pendant ce long voyage, incidenté des plus dramatiques péripéties, fertile en périls de toute nature, Stanley vit tomber à ses côtés jusqu'à 173 de ses compagnons, dont trois Anglais. De tels chiffres se passent de commentaire.

Naguère il nous était donné d'entendre le jeune voyageur américain, remis de ses fatigues et de ses trop légitimes émotions, nous narrer ses aventures du ton modeste et simple d'un homme qui aurait fait la chose la plus ordinaire.

La relation écrite et beaucoup plus complète que nous annon-

cons, restera comme l'un des chapitres les plus importants de l'histoire des découvertes africaines.

Le cours de cette histoire se continue.

Plusieurs missions européennes sont en marche vers l'intérieur de l'Afrique. Un Français, un prêtre, M. l'abbé Debaize, est en voie de les devancer et a peut-être déjà, à l'heure où nous écrivons ces lignes, franchi les frontières de l'Ounyamouezi, la riante *Terre de la Lune*, pendant que, au bord opposé, une autre expédition française, ayant à sa tête M. de Brazza, un jeune et intrépide officier de marine, continue, malgré les maladies et l'hostilité des tribus riveraines, à remonter le haut Ogôoué, cet autre fleuve énigmatique, qui n'est peut-être qu'une branche du Loualaba-Zaïre.

Le JOURNAL DE LA JEUNESSE continue de nous apporter son contingent annuel d'articles, tour à tour amusants ou instructifs, signés des noms les plus aimés des jeunes lecteurs, et illustrés à profusion de ces images, grandes et petites, qui charment si fort leurs yeux, tout en gravant plus profondément dans leur mémoire les choses et les faits.

Telle est d'ailleurs la richesse de cet autre *Magasin d'instruction et d'éducation* que, sans trop l'appauvrir, plusieurs ouvrages, ayant chacun leur intérêt particulier, ont pu en être extraits et tirés à part. C'est d'abord l'œuvre nouvelle de la gracieuse romancière vendéenne, M<sup>me</sup> Colomb, l'*Héritière de Vauclain*, composition des plus attachantes, qui se distingue par le même talent de narration et la même irréprochable morale que ses aînées. Puis viennent : M. J. Girardin, autre fournisseur habituel de la maison, et la seconde partie de son *Neveu de l'oncle Placide*, que voudront se procurer tous les lecteurs de la première ; — les *Pilotes d'Ango*, romanesque récit des expéditions commerciales et autres du fameux armateur dieppois, que M. Léon Cahun nous donne comme pendant de ses *Aventures du capitaine carthaginois Magon*, et des scènes mongoles de sa *Bannière bleue* ; — le *Charmeur de serpents*, épisode emprunté par M. Rousselet à ses souvenirs de voyage dans l'Inde des rajahs ; etc.

CONNAIS-TOI TOI-MÊME. — Le γινῶσθαι σεαυτόν, précepte tout moral, du philosophe antique, M. Figuiet l'applique à l'homme physique. Le célèbre vulgarisateur, à qui déjà nous devons quasi toute une

bibliothèque sur presque toutes les branches de la science, traite cette fois de la *Physiologie*, ce chapitre tout moderne, pour ne pas dire contemporain, de l'anthropologie et même de la zoologie en général, dont les progrès sont dus en grande partie à des Français, Magendie, Lordat, l'illustre Claude Bernard, etc., et à leurs élèves, M. Marey, entre autres, et M. Paul Bert, qui gaspille dans la politique radicale, au détriment de la science, de remarquables facultés.

M. Figuiet n'a pas eu la prétention d'écrire un traité *ex professo* sur cette matière, si délicate et encore si pleine de mystères, dont quelques-uns, notamment ceux qui touchent plus étroitement à l'énigme de la vie, ne seront, sans doute, jamais entièrement dévoilés.

La prétention, plus modeste, de notre auteur, a été simplement d'esquisser un ensemble de notions à la portée de la jeunesse studieuse et des gens du monde. Grâce à lui, ses lecteurs se *connaîtront eux-mêmes*, non point à fond, mais au moins dans les principaux ressorts de leur organisme physique, si merveilleux et dans lequel cependant tant de savants, ou soi-disants tels, refusent de reconnaître la main d'un suprême organisateur. Hâtons-nous de dire que M. Figuiet n'est pas de ceux-là et qu'il se proclame hautement spiritualiste et théiste, ce qui est quasi du courage à l'heure actuelle (les dernières lignes de son livre, *in caudâ venenum*, trahissent toutefois encore la trace des chimères, à la fois extra-scientifiques et extra-chrétiennes, de son *Lendemain de la mort*).

La *Bibliothèque des Merveilles* nous offre tout d'abord cette trinité d'étonnantes inventions qui émeuvent en ce moment les deux mondes : le *Téléphone* de Graham Bell, le *Microphone* de Hughes, et le *Phonographe* d'Edison, ce prodige d'intuition scientifique qui, à l'âge de 31 ans, a déjà rempli la carrière de plusieurs inventeurs. Déjà le *Téléphone*, ce télégraphe parlant, dont la portée s'étend à 600 kilomètres et plus, permet, combiné avec le *Microphone*, ce microscope vocal ou amplificateur des sons, d'entendre à distance des discours, des concerts, des opéras entiers ! Quant à cette étrange machine parlante appelée *Phonographe*, nous avouons l'avoir vue et entendue plusieurs fois, sans parvenir à comprendre comment, avec son mécanisme si peu compliqué, elle enregistre et reproduit les vibra-

tions de l'air avec une si surprenante exactitude, au point de répéter, non-seulement les sons, mais encore la parole articulée dans ses plus délicates inflexions, — phénomène qui, d'ailleurs, se reproduit à chaque instant, en partie du moins, sans que nous y prenions garde, dans ce phonographe naturel que nous appelons notre oreille.

Un éminent electricien, M. le comte du Moncel, s'est chargé de nous expliquer ces belles découvertes qui, nées d'hier, nous stupéfient, et qui, de plus en plus perfectionnées, verront s'étendre le cercle de leurs applications jusqu'à un degré que nous ne pouvons prévoir.

Dans la *Migration des oiseaux*, M. de Brévans nous fait suivre les nomades tribus ailées, à travers ces voyages périodiques qu'un mystérieux et sûr instinct leur fait entreprendre, de l'ouest à l'est et de l'est à l'ouest, du nord au sud et du sud au nord, jusqu'à ces rochers glacés des mers arctiques et antarctiques, où, pendant le court été polaire, leurs vols sont à ce point pressés que, suivant le mot d'un voyageur, ils forment comme un ouragan de plumes! Procéder plus librement au providentiel travail de la reproduction, ou, comme l'hirondelle et le rossignol, poursuivre de zone en zone les insectes que fait éclore la chaleur : telles sont, plus encore que le froid et le chaud, les causes déterminantes de ces migrations annuelles.

M. Colomb, mari, si nous ne nous trompons pas, de M<sup>me</sup> Colomb citée plus haut, nous parle en expert de la *Musique*, de ses lois, de ses modes, de son expression, des instruments variés dont elle se sert et dont elle s'est servie, de son influence physiologique, morale et thérapeutique sur l'homme, et même de ses effets sur les animaux.

Seriez-vous curieux d'apprendre ce que sont devenues les fameuses *Sept Merveilles* du monde ancien? Demandez-le à M. Lucien Augéy, qui revient de visiter ces monuments ou plutôt les lieux où ils furent, car de la plupart il ne reste plus rien, pas même des ruines. Seules, les indestructibles pyramides d'Égypte sont encore debout, malgré leur âge de 40 à 50 siècles! Colosse de Rhodes, tombeau de Mausole, temple de Diane à Éphèse, phare d'Alexandrie, statue de Jupiter Olympien par Phidias, jardins suspendus de Sémiramis à Babylone, ont disparu sous le travail destructeur de l'homme et du temps. Le pèlerinage que nous fait faire M. Augéy à la recherche

des traces, le plus souvent introuvables, de ces éphémères *Merveilles*, est plein d'un philosophique enseignement sur la fragilité des œuvres de l'homme, moins fragiles encore que lui!

Pour peindre les *Mœurs et caractères des peuples* de l'Europe et de l'Afrique, notre sympathique collègue M. R. Cortambert, a composé comme une mosaïque d'articles empruntés aux voyageurs et aux écrivains les plus autorisés, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour son précédent ouvrage : *Voyage pittoresque à travers le monde*.

Les *Cent Récits d'histoire naturelle*, par M. Delon, composent toute une série de monographies zoologiques, dont l'attrait est encore accru par les nombreuses vignettes dont elles sont accompagnées.

Annonçons enfin, pour l'esbattement des petits, voire des grands enfants, les héroï-comiques *Aventures et mésaventures du baron de Münchhausen*, une légende populaire d'outre-Rhin, proche parente de celle de notre *Marquis de Crac* : 90 pages de texte et 18 planches coloriées, grand format, suffisent à peine à nous narrer, à chanter plutôt cette abracadabrante épopée, où se succèdent les épisodes, plus incroyables les uns que les autres.

LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE, par Alp. Dantier, 2 vol. in-4°, illustrés. — HISTOIRE ABRÉGÉE DES BEAUX-ARTS, par Félix Clément; ALBERT DÜRER, sa vie et ses œuvres, par Thausing; LES RUES DU VIEUX PARIS, par V. Fournel : 3 vol. gr. in-8°, illustrés : — Didot et C<sup>ie</sup>.

LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE. — Véritable livre d'or de la femme chrétienne, ce livre est un monument élevé à la gloire du sexe physiquement le plus faible, mais qui, transfiguré par la foi, se montra si souvent le plus fort. Martyre, sainte, héroïne, la femme chrétienne a donné son sang, sa vie, ses vertus, à sa religion et à sa patrie, pour la glorification de l'une et le salut de l'autre. Et cela n'est-il pas particulièrement vrai de la femme française, le type le plus achevé peut-être de la chrétienne? Aussi, dans cette galerie d'honneur, occupe-t-elle comparativement la place la plus large et la plus distinguée, à commencer par Clotilde, qui fonda le royaume très-chrétien, dont elle fut pour ainsi parler la marraine aux fonts baptismaux de Reims, et Jeanne d'Arc, qui le sauva. Impératrices, reines et princesses, fondatrices d'ordres et simples religieuses;



femmes politiques et guerrières; poètes et écrivains, etc. : — M. Dantier passe en revue, par ordre chronologique, tous les genres d'illustrations féminines de vertus et de talents, depuis les patriennes Plautilla et Pomponia Grœcina des temps apostoliques, jusqu'à nos contemporaines M<sup>me</sup> Swetchine et Eugénie de Guérin. L'historien des *Couvents bénédictins d'Italie* s'est montré à la hauteur de cet autre sujet, plus riche encore et plus beau. Sans doute, dans cette longue série de portraits qui n'embrasse pas moins de dix-huit siècles, nous aurions à regretter encore plus d'une omission, celle, par exemple, de Marie-Antoinette et de la « céleste Élisabeth », qui n'eussent pas déparé le voisinage de leur sœur en martyre, Marie Stuart; mais le peintre devait se borner.

Deux cents planches, empruntées aux monuments de l'art, contribuent à faire de ce livre l'un des cadeaux d'étrennes les plus dignes d'être offerts aux jeunes femmes et aux jeunes filles du monde, auxquelles il s'adresse tout spécialement.

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DES BEAUX-ARTS, de M. Félix Clément, ne vise point à remplacer les volumineuses publications générales et les nombreuses monographies écrites sur ce vaste et complexe sujet, mais simplement à offrir des unes et des autres un succinct abrégé, à présenter à l'homme du monde et même à l'artiste une suite de notices substantielles, tant sur les écoles que sur les différents genres artistiques et les plus célèbres représentants des unes et des autres. Prenant pour guide une esthétique à la fois large et saine, le savant auteur poursuit les manifestations de l'art, si variées et parfois même opposées en apparence, à travers les peuples et les âges, chez les Hébreux, les Égyptiens, les Assyriens, les Mèdes et les Perses, les Grecs et les Romains, les Hindous, les Chinois, les Américains, les Celtes, les Arabes, et surtout chez les divers peuples chrétiens, qui ont su élever l'art, sous toutes ses formes, à son plus haut idéal. Il n'est pas jusqu'à l'art *Khmer*, tenant à la fois de l'Inde et de l'Égypte, et à ses grandioses débris, récemment découverts au fond des forêts marécageuses du Cambodge et du Laos, surtout dans les ruines de la grande cité d'*Angkôr-Thôm*, la Babylone indo-chinoise, dont l'histoire reste un mystère, — qui n'aient, en passant, leur mention fort justifiée. Aucune, par contre, n'est accordée à l'art japonais, qui vient de briller d'un si vif éclat

à l'Exposition universelle : regrettable lacune, à combler dans une prochaine édition.

Si jamais livre demanda d'être illustré, ce fut assurément celui-ci : 150 œuvres célèbres des différentes écoles ou types de monuments, reproduits par le burin, répondent largement à ce *desideratum*.

ALBERT DÜRER, *sa vie et ses œuvres*. — Chapitre développé du sujet traité dans le précédent ouvrage, ce livre est proprement la première biographie complète du célèbre maître de Nuremberg, sur lequel nous n'avions que des renseignements insuffisants, confondus le plus souvent avec l'histoire générale des écoles. Une aussi regrettable lacune est aujourd'hui amplement comblée, grâce au consciencieux travail de M. Thausing, lequel, traduit par M. Gruyer avec une égale compétence littéraire et artistique, abonde en faits intéressants dans le double domaine de l'art et de l'histoire des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Outre qu'elle est plus correcte que l'original allemand, la traduction française offre aux amateurs la reproduction de 75 des innombrables œuvres du grand et fécond artiste, qui mania avec une égale habileté le pinceau du peintre, le burin du chalchographe et du xylographe, la pointe de l'aquafortiste et même l'ébauchoir du sculpteur et le tire-ligne de l'architecte, sans parler de la plume de l'écrivain. Ce livre d'érudition est donc en même temps un livre de luxe : deux titres pour un à la faveur du public. Ajoutons toutefois que la note *réformée* domine, surtout à la fin de l'ouvrage.

LES RUES DU VIEUX-PARIS. — Tout en semant chaque jour, en millionnaire prodigue, son esprit, son érudition et son ferme bon sens si finement aiguisé, à travers journaux, petits et grands, *magazines*, revues, etc., comment M. Victor Fournel, assurément l'un des polygraphes les plus féconds de ce temps-ci, trouve-t-il encore le moyen de publier par-ci par-là un volume, et toujours des plus étudiés, des plus riches de faits? Je ne me charge pas d'expliquer ce phénomène d'exubérante production. Toujours est-il qu'en voici encore un échantillon, et non des moins intéressants, sinon tout à fait nouveau, du moins rajeuni et complété. Avec une connaissance parfaite des mille curieux détails d'un tel sujet, le spirituel écrivain nous déroule, dans cette forme vive, alerte et colorée qui lui est propre, le pittoresque tableau des rues de l'ancien Paris, les scènes

broyantes et variées de sa vie en plein air : fêtes nationales, religieuses ou populaires, spectacles, jeux, petits métiers, industries nomades, marchés et halles, figures et types célèbres, etc., — le tout décrit d'après les documents les plus authentiques ; 150 gravures copiées sur des estampes de l'époque, achèvent de faire revivre à nos yeux un temps plus éloigné encore moralement que chronologiquement.

Puisque l'occasion nous en est offerte et bien qu'il ne s'agisse plus ici d'un livre proprement d'étrennes, ajoutons que la même librairie vient de publier un nouveau volume de *Mémoires sur la Révolution*, comprenant trois opuscules devenus fort rares et quasi inédits : *Mémoires de Senart sur les comités de la Convention*, dont il fut l'un des secrétaires ; *Les Prisons en 1793*, par la comtesse de Bohm, née de Girardin, prisonnière au château de Chantilly ; et *Correspondance* du poète Roucher, l'infortuné compagnon de guillotine d'André Chénier, ces *Miei Prigioni*, si touchantes aussi, de l'un des innombrables Silvio Pellico de la Terreur. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire si affreusement dramatique de cette sanglante époque, que de fanatiques sectaires ne demanderaient pas mieux que de faire revivre, et dont il est d'autant plus opportun de rappeler les sinistres souvenirs, tiendront à donner place dans leur bibliothèque à ce nouveau dossier de dépositions accusatrices de témoins oculaires.

—  
 SAINT LOUIS, par M. Wallon ; SAINTE ELISABETH DE HONGRIE, par le comte de Montalbert : 2 vol. petit in-4°, illustrés ; THÉÂTRE CHOISI DE MOLIERE, tome II : — A. Mame.

*L'Histoire de saint Louis* par M. Wallon, n'en est plus à faire ses preuves. Publiée, il y a quelques années déjà, elle a eu plusieurs éditions qui attestent à la fois son mérite et son succès.

Pour un historien chrétien et français, un tel sujet avait un particulier attrait. Voltaire lui-même a parlé sur le même ton que Bossuet, de ce souverain, unique peut-être, qui éleva si haut les qualités et les vertus de l'homme, du roi et du saint tout ensemble ; type du Français par excellence, vaillant et spirituel, aimable et enjoué ; grand justicier, au cœur si tendre pour les petits et les persécutés ; prince éminemment charitable et hospitalier, qui créa pour les infirmes et les malades des refuges dont le modèle n'exis-

taut pas encore ; protecteur vraiment royal des lettres et des arts, sous l'inspiration duquel s'épanouirent une littérature aussi puissante que variée, et une magnifique floraison de pierre dont la Sainte-Chapelle, cet incomparable joyau architectural, suffirait à attester la splendeur ; habile capitaine, vigilant administrateur, ferme redresseur d'abus et d'injustices ; roi jaloux d'assurer le bonheur de son peuple, la grandeur et l'indépendance de son pays, en même temps que saint aux mystiques effusions, aux effrayantes austérités.

Quel ensemble ! La foi religieuse et la science historique de M. Wallon se sont unies pour nous peindre dignement ce long et fécond règne de 44 ans, pour nous esquisser le tableau général du temps dont saint Louis fut la plus complète personnification, de ce grand XIII<sup>e</sup> siècle, qu'au seul point de vue littéraire, MM. Victor Le Clerc et Littré n'hésitent pas à comparer à celui même de Louis XIV. Arts, littérature, institutions sociales et politiques, si peu connues et si mal jugées ; féodalité aux rouages compliqués, mœurs populaires, etc. : M. Wallon nous expose le tout avec cet esprit exact, clair et mesuré, qui caractérise son talent, avec cette conscience scrupuleuse qui n'omet rien d'essentiel et sait mettre à profit les documents anciens et nouveaux publiés sur la matière.

A son récit, déjà si complet, de savants spécialistes, MM. Demay, A. de Barthélemy, Longnon, etc., ont ajouté des *Eclaircissements* archéologiques, héraldiques et géographiques, pleins de curieux détails.

Enfin, toute une cohorte d'artistes distingués est venue enrichir *Eclaircissements* et récit d'un véritable musée, composé de près de 300 figures, dont neuf lithochromies et 22 grandes planches, reproduisant soit les principales peintures et sculptures consacrées à saint Louis dans les divers temps, soit les plus célèbres types de l'art du XIII<sup>e</sup> siècle : cathédrales, monuments d'architecture militaire et civile, fresques, verrières, joaillerie, émaux, etc.

Le résultat du travail combiné de ces divers collaborateurs a produit un magnifique ouvrage, qui vient de dignement figurer parmi les merveilles de tout genre récemment exposées au Champ-de-Mars.

— Avons-nous besoin de dire que la vie de *Sainte Elisabeth de*  
 TOME XLIV (IV DE LA 5<sup>e</sup> SÉRIE).

*Hongrie*, par M. de Montalembert, n'est également qu'une réimpression ? Mais de combien cette édition nouvelle l'emporte sur les précédentes ! Jamais ce célèbre ouvrage ne s'était vu revêtu d'une parure aussi digne de sa haute valeur hagiographique et littéraire.

L'éloge du livre n'est plus à faire : « vie d'une grande sainte par un grand écrivain », il associe fraternellement la mémoire de l'une des bienheureuses les plus populaires du moyen âge à l'un des noms les plus éclatants et les plus justement sympathiques parmi ceux des écrivains de ce siècle. On sait que ce fut pendant sa jeunesse, dans la première verdure de son talent à la fois si fort et si tendre, avec les premières flammes de ce cœur si ardent, récemment ébranlé par d'intimes commotions, que Montalembert écrivit ce livre, attiré comme magnétiquement par une sympathie instinctive vers cette jeune duchesse de Thuringe qui, mariée à seize ans, veuve à vingt, morte à vingt-quatre, réunit dans sa courte existence toutes les vicissitudes humaines, alliées à l'éclat des plus héroïques vertus. De la collaboration, si j'ose dire, du jeune historien et de sa jeune héroïne, est née une œuvre jeune comme eux, vive, charmante entre toutes, véritable fleur des vertus de l'une et du talent naissant de l'autre, pour tout dire, l'un des plus beaux livres de ce temps, « perle du moyen âge enchâssée dans l'art moderne. » Ce fut cet ouvrage et particulièrement l'éloquente et savante introduction dont il est précédé, qui, en éclairant d'un jour alors tout nouveau les obscurités du moyen âge, les merveilles littéraires et artistiques, ignorées ou méconnues, de sa foi, inaugura cette réaction en faveur de tout un passé calomnié, la réhabilitation de ces deux choses augustes si longtemps dédaignées : la sainteté chrétienne et l'art chrétien.

Nous aurons fait un assez bel éloge de cette réédition en ajoutant que l'ornementation artistique dont elle l'a enrichi, rehausse encore le prix d'un tel livre. De même que pour le *Saint Louis* de M. Wallon, l'illustration encore ici est à la fois artistique et archéologique : 36 planches, hors texte, dont huit en chromo, reproduisent autant des plus belles œuvres de la peinture et de la sculpture, inspirées par la vie de sainte Elisabeth, depuis Orcagna, A. Dürer et Fra Angelico, jusqu'à Overbeck, H. Flandrin et notre jeune compatriote M. Luc-Olivier Merson ; 130 dessins, intercalés dans le texte, nous rendent, d'après nature, les lieux, les sites, les

monuments qui furent témoins des courtes joies, des douleurs et des vertus de la bienheureuse.

L'ensemble de ces compositions constitue une illustration sévère en même temps que charmante. Forme et fond, c'est là vraiment un délicieux ouvrage.

— De saint Louis et de sa digne contemporaine sainte Elisabeth, ces deux gloires du XIII<sup>e</sup> siècle, passer à Molière, c'est moralement tomber de haut ! Littérairement, il est vrai, il n'en est pas ainsi, et le prince des auteurs comiques devait justement trouver place dans ce panthéon élevé par la maison Mame aux plus illustres écrivains du siècle de Louis XIV. Nous rendîmes compte ici, l'an passé, du premier volume du *Théâtre choisi de Molière*, déjà publié dans cette riche collection. Le second, qui vient de paraître, ne comprend pas moins de six comédies : l'*Avare*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Femmes savantes*, *M. de Pourceaugnac*, le *Malade imaginaire*, et cette autre farce, au sel peu attique, des *Fourberies de Scapin*, que Boileau a quelque peu houspillée dans son *Art poétique* et qu'il se fût peut-être abstenu de mettre au nombre des œuvres choisies de son commensal d'Auteuil. Toutes ces pièces sont trop connues pour que nous insistions sur leur mérite respectif, fort inégal d'ailleurs. M. V. Foulquier a encore, de sa pointe la plus fine, gravé 24 eaux-fortes figurant les principales des scènes où s'épanche l'interminable verve du grand railleur, et engageant avec ce redoutable modèle une lutte qui n'est pas toujours inégale.

LA DIVINE COMÉDIE, du Dante, traduction de L. Artaud de Montor, un vol. gr. in-8°, illustré par M. Yan' Dargent : — Garnier frères.

Tout a été dit sur la DIVINE COMÉDIE, ce poème cyclique dans lequel l'Homère du moyen âge, comme celui de l'antiquité dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, a résumé l'histoire, les croyances et même les passions de son temps. Nous nous garderons d'apporter ici à notre tour une appréciation qui, après tant d'autres infiniment plus compétentes, ne serait qu'une redite et un écho. Nous ne voulons qu'appeler l'attention de nos lecteurs sur cette nouvelle édition, particulièrement sur l'illustration dont l'a enrichie notre compatriote M. Yan' Dargent. L'artiste breton avait à lutter contre le redoutable souvenir des magistrales compositions dessinées pour illus-

trer le même ouvrage par le fécond et puissant crayon de Gustave Doré. S'il s'est, en quelques-unes de ses planches, visiblement inspiré de la manière de son célèbre devancier, M. Dargent a su rester lui-même, puisant dans sa propre imagination, remarquablement féconde aussi, originale et également amie de l'étrange et du fantastique, les éléments nécessaires pour suffire à cette magnifique mais si lourde tâche. Fut-il jamais, en effet, un thème offrant à l'inspiration de l'artiste une plus grande richesse et variété de sujets, à commencer par les horreurs et les multiformes tortures de l'enfer, à finir par les radieuses splendeurs et les délices du paradis ! Dans une suite de plus de cent compositions, grandes et petites, M. Yan' Dargent a gravi sans fléchir, d'un extrême à l'autre, cette gamme infinie des douleurs et des joies. On pourrait désirer parfois, comme chez son modèle d'ailleurs, plus de précision, une correction plus serrée dans le dessin des figures, mais l'ensemble est généralement heureux et souvent saisissant. De ce redoutable duel contre le texte grandiosément simple et, pour ainsi parler, lapidaire, parfois obscur aussi, du grand et austère Alighieri, notre artiste a su se tirer à son honneur, et cette victoire relative, peu seraient capables de la remporter parmi les *illustrateurs* contemporains, au premier rang desquels M. Yan' Dargent se classe pour la fécondité.

Quant à la traduction de M. Artaud de Montor, nous n'avons pas à en faire l'éloge, elle est connue et appréciée depuis plus d'un demi-siècle. Un fin érudit, M. Louis Moland, a ajouté une savante préface à l'*Introduction* du traducteur, où est résumée la question du Dante au double point de vue littéraire et biographique.

Réduction, en quelque sorte, de la grande édition Doré, celle-ci offre l'avantage fort appréciable d'être accessible aux bourses modestes, qui ne peuvent se procurer son opulente rivale.

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS et DÉCOUVERTE DE LA TERRE, 1<sup>re</sup> série, par Jules Verne, 2 vol. illustrés; — COMMUNICATIONS ET TRANSMISSIONS DE LA PENSÉE, par F. du Temple, un vol. illustré: — Hetzel.

Cette année encore, M. Jules Verne fait coup double. Aux amateurs d'émotions fortes il offre son *Capitaine de quinze ans*, un roman où un peu de géographie et d'ethnologie africaine se mêle à

beaucoup de ces aventures de terre et de mer si ingénieusement nouées et dénouées par l'inépuisable imagination du conteur, et qui, à peine paru, est déjà en train d'atteindre, comme ses aînés, à de multiples éditions, ce qui nous dispense d'en faire plus longuement l'éloge. Pour ceux qui préfèrent des lectures plus sérieuses et purement instructives, voici la *Découverte de la terre*, c'est-à-dire l'histoire abrégée des grands voyages et des grands voyageurs qui nous ont successivement fait connaître les différentes parties de notre planète, sans être parvenus encore, après trente siècles d'efforts, à nous les révéler toutes. Cette première série s'étend de l'antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle, depuis le voyage à moitié fabuleux du Carthaginois Hannon sur la côte occidentale d'Afrique, jusqu'à celui de Cavelier de la Salle, le découvreur du bas Mississipi (le cours supérieur avait été précédemment exploré par le célèbre jésuite Marquette), ce héros si longtemps méconnu, sur lequel notre savant ami M. Pierre Margry, archiviste de la Marine, vient enfin de faire définitivement la lumière <sup>1</sup>.

L'illustration de ce dernier volume est particulièrement intéressante en ce qu'elle nous donne en *fac-simile* cinquante-huit curieuses estampes de l'époque: scènes maritimes et terrestres, plans et cartes des pays découverts, portraits des plus célèbres voyageurs, Marco Polo, Colomb, Améric Vespuce, Gama, Cabot, Béthencourt, Cortès et Pizarre, les deux fameux *conquistadores*, Jacques Cartier, W. Raleigh, Chardin, etc.

— Un autre de nos compatriotes, M. le capitaine de frégate F. du Temple, frère de l'ex-député bien connu, consacre les loisirs de la retraite à écrire des ouvrages de vulgarisation scientifique. Dans les *Sciences usuelles*, publiées il y a deux ans, il nous initiait aux secrets de ces capitales inventions qui ont révolutionné l'industrie par la machine. Dans son nouveau volume, *Communications et transmissions de la pensée*, le savant marin, prenant pour point de départ nos deux sens principaux, la vue et l'ouïe, ainsi que le langage, nous expose, avec la même clarté et netteté, l'histoire de ces autres découvertes, non moins merveilleuses: imprimerie, gravure, lithographie, photographie, télégraphe, téléphone, phonographe,

<sup>1</sup> *Découvertes et établissements des Français dans l'Amérique septentrionale*, 3 vol. in-8<sup>o</sup>.

qui, sous leurs diverses formes, sont pour l'homme de si puissants instruments pour propager sa pensée à travers l'espace et le temps. Ces quelques mots font suffisamment ressortir, sans qu'il soit besoin d'insister, l'intérêt de cette publication, avivé encore par de nombreuses figures insérées dans le texte.

CHRISTOPHE COLOMB, par le comte Roselly de Lorgues, un vol. gr. in-8\*, illustré : — V. Palmé.

Des nombreux biographes de Christophe Colomb, aucun assurément n'apporta un zèle plus persévérant, plus ardent, que le comte de Lorgues à faire ressortir dans tout son éclat cette illustre personnalité qui présida au plus grand des faits historiques de l'ordre humain, qui eut la gloire unique de révéler un monde, d'accroître notre planète de toute une moitié nouvelle, d'ouvrir à l'esprit d'entreprise et de commerce, surtout à la propagande évangélique, un théâtre jusque là ignoré, immense et magnifique. Jamais historien ne posséda son sujet et n'en fut possédé plus complètement. L'enthousiasme du biographe pour son héros éclate et déborde en son style parfois un peu étrange et teinté de mysticisme, mais chaleureux, coloré et souvent éloquent. Pour M. de Lorgues, Colomb n'est pas seulement un grand homme, le premier des découvreurs, mais encore l'*Envoyé de Dieu*, un *Apôtre*, un *Saint*, dans la plus étroite acception du mot ; et si jamais le nom du *Révéléateur du globe* est inscrit sur les sacrés diptyques, ainsi que le demande déjà avec M. de Lorgues tout un groupe de princes de l'Eglise, il devra cet insigne honneur surtout à l'écrivain qui consacra une notable part de sa vie à le faire resplendir de cette pure auréole et à le laver d'accusations tendant à la ternir.

De cette histoire d'un grand homme et d'un grand chrétien, écrite avec la science solide de l'érudit en même temps qu'avec l'ardente foi du croyant, j'allais dire du voyant ; de ce poème plutôt, car c'en est un par la forme (et même, pour le fond, jamais imagination de poète rêva-t-elle plus merveilleuse épopée ?), la librairie Palmé a fait un monument typographique. Toute une pléiade d'artistes, dessinateurs, graveurs, lithochromistes, a été chargée de son ornementation, à laquelle prêtaient du reste tant et de si riches éléments : cinq chromos, dont un portrait de Colomb

en frontispice ; scènes historiques, nombreux culs-de-lampe et têtes de chapitres ; autour de chaque page, encadrements variés et charmants, qui suffiraient, à eux seuls, pour faire la fortune de l'ouvrage, et dont les motifs sont empruntés tour à tour à l'Espagne, à l'Italie, aux scènes gracieuses ou terribles de l'Océan et à la splendide nature, animée et inanimée, du Nouveau-Monde. Pour tout dire en un mot, la maison Palmé vient de donner un digne pendant à sa magnifique édition illustrée de *Notre-Dame de Lourdes*, et ce seul rapprochement me dispense de tout autre éloge.

Nous ne pouvions clore plus dignement cette liste, trop longue et pourtant fort incomplète, en louant comme il le mérite un livre qui comptera parmi les plus beaux de la librairie contemporaine <sup>1</sup>.

LUCIEN DUBOIS.

<sup>1</sup> La maison Palmé vient de mettre en vente la 3<sup>e</sup> édition de la vie du *Père Olivaint*, l'une des plus saintes victimes de la Commune. Tout modeste qu'il est, et n'ayant d'autre parure que celle des vertus de son humble héros, cet ouvrage n'en mériterait pas moins de figurer au premier rang des livres d'étrennes, parmi les plus utiles et les plus fortifiants à l'heure présente.

## CHRONIQUE

SOMMAIRE. — M. Hippolyte Lucas. — M. Auguste André. — Un bref du Saint-Père à M. l'abbé Max Nicol. — La Société académique de Nantes. — La Société archéologique d'Ille-et-Vilaine. — Les Vendéens à Champigny. — La bénédiction de Saint-Donatien et le vœu de M<sup>r</sup> Fourmier.

— Un Breton, M. Hippolyte Lucas, bibliothécaire à l'Arsenal, est mort, le 15 novembre, à Paris, à l'âge de soixante-dix ans. Voici la notice que lui consacre le *Dictionnaire des Contemporains* :

Hippolyte-Julien-Joseph Lucas, littérateur français, né à Rennes, le 20 décembre 1807, où son père était avoué, fit ses études au collège de cette ville, et y commença son droit, qu'il vint terminer à Paris en 1826. Reçu avocat, il retourna dans sa ville natale, où il s'occupa surtout de poésie. Sous le prétexte de se faire recevoir docteur en droit, il revint à Paris en 1829, et se livra entièrement à ses goûts littéraires. M. Dubois, rédacteur en chef du *Globe*, son parent, le chargea de traduire pour ce journal des articles de la *Revue d'Édimbourg* et les séances du Parlement britannique. En même temps il présentait à l'Odéon, avec M. E. Boulay-Paty, un drame en vers, tiré du *Corsaire* de lord Byron, qui ne fut pas joué. Après la révolution de Juillet, M. H. Lucas retourna à Rennes. Il contribua à fonder la *Revue de Bretagne*, et composa son premier livre qu'il vint publier à Paris, *le Cœur et le monde* (1834, in-12, 1842, 2 vol, in-8°), recueil de poésies et de nouvelles. Il collabora successivement au *Cabinet de lecture*, au *Voleur*, à la *Revue du théâtre*, au *Bon sens*, à l'*Artiste*, au *Charivari*, au *National* et au *Siècle*. Il y faisait la critique du théâtre ou des revues bibliographiques. M. H. Lucas a été un des fondateurs de la Société des gens de lettres. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1846, il est décoré des ordres hollandais de la couronne de Chêne et du Lion néerlandais.

Ses écrits sont nombreux et se composent de romans, de poésies, d'études historiques et biographiques, sans compter une vingtaine de pièces de théâtre, presque toutes en vers, jouées aux Français et à

l'Odéon. La plupart de ces dernières rappellent, par le choix des sujets et la manière de les traiter, l'ancien théâtre espagnol. C'est de là qu'il a tiré notamment l'*Hameçon de Phénice* (1843); le *Médecin de son honneur* (3 actes, 1844); le *Tisserand de Ségovie* (3 actes, 1844). Il a fait également des emprunts à l'ancien théâtre grec : les *Nuées* (1844), *Alceste* (1847), *Médée* (Odéon, 1855). On lui doit aussi les paroles de quelques opéras : *Bélisaire*, *Maria Padilla*, *Linda de Chamouni*, la *Bouquetière*, l'*Étoile de Séville*, le *Siège de Leyde*, et plus récemment *Lalla-Roukh* (1862); plusieurs vaudevilles, tels que : *C'est l'amour, l'amour* (1859), avec M. Dumanoir, etc.

Nous citerons parmi les ouvrages en prose de M. H. Lucas : *Caractères et portraits de femmes* (1836, 2 vol. in-8°); *Histoire philosophique et littéraire du Théâtre-Français* (1843, 2 vol. in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1847; un 3<sup>e</sup> volume en 1863); *Curiosités dramatiques et littéraires* (1855, in-12); le *Portefeuille d'un journaliste* (1856); *Documents relatifs à l'histoire du Cid* (1861, in-8° et in-18); la *Pêche d'un mari* (1862, in-18.)

— M. Auguste André, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Rennes, vient de mourir dans cette ville, à l'âge de soixante-quinze ans.

« Les titres de M. André, dit M. P. de la Bigne-Villeneuve, à l'estime, au respect, à l'affectueux souvenir de tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, dans sa carrière si bien remplie, sont aussi solides que multipliés... A ses travaux de magistrat, M. André avait, dès longtemps, associé d'autres labeurs scientifiques. Ses connaissances étaient variées, étendues; son activité prodigieuse. Il collaborait ou correspondait avec nombre de sociétés savantes. Aussi avait-il reçu les titres de correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques et d'officier d'Académie.

En ce qui concerne notre pays, dès que M. André fut fixé à Rennes par ses fonctions à la Cour d'appel, sa place se trouva naturellement marquée dans notre Société archéologique d'Ille-et-Vilaine; il en fut un des membres les plus actifs et les plus laborieux. Plusieurs fois il en fut nommé président par l'élection de ses confrères; et cette charge ne fut jamais remplie avec plus de compétence et d'intelligente direction.

C'est à M. André que la ville de Rennes doit l'organisation de son musée archéologique et céramique; tout le monde connaît le remarquable *Catalogue raisonné* de ces deux musées et du musée lapidaire, œuvre de M. André, et qui, sous son modeste titre, renferme des trésors d'érudition et de science historique et archéologique.

Il ne resta étranger à aucun essai, à aucun mouvement propre à développer le goût des arts et des études scientifiques; on se rappelle la part importante qu'il prenait à nos expositions locales d'objets d'art et d'antiquité.

La carrière de M. André a donc été féconde au triple point de vue scientifique, artistique et littéraire... Par plus d'une de ces qualités, M. André rappelait le type de nos vieux magistrats du parlement de Bretagne, dont il honorait et prisait les graves et austères figures. »

— Pendant son récent voyage à Rome, M<sup>r</sup> l'évêque de Vannes présenta à Notre Très-Saint-Père le Pape un exemplaire de *l'Histoire du Pèlerinage de Sainte-Anne*. L'auteur de cet ouvrage a reçu la lettre suivante :

« A notre bien-aimé fils Maximilien Nicol. — Vannes.

« LÉON XIII PAPE.

« Bien-aimé fils, salut et bénédiction apostolique.

« Nous avons reçu avec joie et gratitude votre livre intitulé : *Histoire du Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray*, que vous Nous avez fait offrir, avec une lettre pleine de soumission, par Notre vénérable frère l'évêque de Vannes. Le titre même de l'ouvrage et les quelques pages que Nous en avons déjà parcourues, Nous ont montré votre but, et Nous sommes heureux que vous ayez consacré votre zèle et vos travaux à développer le culte qui fait la gloire de cette insigne église du pays d'Auray, célèbre par la piété et le concours des Français en général et spécialement des Bretons. Cela Nous a été agréable, et parce que Nous avons une dévotion particulière pour la sainte Mère de la Mère de Dieu, et parce que Nous espérons que votre livre contribuera grandement à propager et à développer de jour en jour le culte rendu à cette céleste Patronne, et à faire descendre, par ses suffrages, des grâces de jour en jour plus grandes sur ceux qui l'honoreront.

« Dans cet espoir, en témoignage de Notre paternelle affection, Nous vous accordons dans le Seigneur, avec beaucoup d'amour, bien-aimé fils, la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 30 octobre de l'année 1878, de Notre pontificat la première.

« LÉON XIII, PAPE. »

— Dans sa séance annuelle, tenue le mois dernier, la Société académique de Nantes a décerné des médailles d'argent à MM. Gaston de Tromelin, de Quimper, et Paul Lebesconte, de Rennes, pour leur ouvrage intitulé : *Catalogue raisonné des fossiles siluriens des départements de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure et du Morbihan*.

La Société académique a élu pour président, en 1879, M. Biou, et pour vice-président M. le docteur Viaud-Grand-Maraîs.

— La Société archéologique d'Ille-et-Vilaine vient de renouveler son bureau pour l'année 1878-1879. Sont élus : président, M. Pinczon du Sel; — vice-président, M. de la Borderie; — secrétaire, M. Philippe Lavallée; — trésorier, M. Du Breil Le Breton; — bibliothécaire, M. Decombe.

— Notre compatriote M. Le Men, archiviste, a obtenu, au concours de

l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une mention honorable pour sa *Monographie de la cathédrale de Quimper*.

— A Champigny, le 2 décembre, on inaugura une crypte érigée en l'honneur des soldats morts pendant la dernière guerre. M. Edouard de la Bassetière, député de la Vendée, y a prononcé un touchant discours, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier :

« C'est là, a-t-il dit, qu'un régiment de nos mobiles vint recevoir le baptême du feu; c'est là, sous des chefs, jeunes pour la plupart et intrépides comme eux, qu'ils se firent décimer comme une vieille garde, soutenant sans peur et sans reproche le renom vendéen. »

— Le lundi 9 décembre, a été bénite et inaugurée à Nantes l'église de Saint-Donatien. M<sup>r</sup> Le Coq présidait cette belle cérémonie. Le 19 janvier 1871, lors de l'invasion prussienne, M<sup>r</sup> Fournier s'était écrié dans sa cathédrale : « O doux et saints Patrons, si, par votre intercession, le Cœur de Jésus daigne nous préserver des maux qui sont sur le point de fondre sur nous, oui! j'en fais le serment, nous bâtirons un magnifique temple aux Enfants-Nantais. » Nantes fut préservée, et ce vœu solennel vient d'être rempli.

LOUIS DE KERJEAN.

Nous extrayons du compte rendu, publié par *l'Officiel*, d'une des dernières séances de l'Académie des sciences morales et politiques, le paragraphe suivant, qui fait le plus grand honneur à notre collaborateur et ami, M. René Kerviler :

« M. Barthélemy Saint-Hilaire présente une brochure de M. René Kerviler, ingénieur des ponts-et-chaussées, intitulée : *Le Maine à l'Académie française. Abel Servien, négociateur des traités de Westphalie, l'un des quarante fondateurs de l'Académie française : étude sur sa vie politique et littéraire* (gr. in-8°. Paris, 1878). M. René Kerviler a déjà publié, sur plusieurs des premiers membres de l'Académie française, des notices biographiques pour lesquelles cette compagnie l'a honoré de hautes récompenses. Chargé, comme ingénieur, de la construction du grand bassin à flot de Saint-Nazaire, il a fait, au cours des travaux exécutés pour le creusement de ce bassin, des découvertes archéologiques et paléontologiques qui ont été remarquées par les deux Académies des Sciences et des Inscriptions. Un ingénieur qui, tout en se livrant avec distinction aux travaux de sa profession, consacre encore ses loisirs à des recherches et à des écrits de science et d'érudition, mérite assurément, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, les encouragements de l'Académie. »

## BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ ANATOMIQUE DE NANTES (ÉCOLE DE MÉDECINE), recueillis par le Dr A. Malherbe. In-8°, 104 p. Nantes, imp. V<sup>e</sup> Mellinet; Paris, lib. V. A. Delahaye.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE. T. 5, 1877-1878. In-8°, 204 p. Quimper, imp. Jaouen.

CANNEN EN ITRON-VARIA ag er salett é paræs bubri. In-32, 7 p. Vannes, imp. Galles.

CANTILÈNES, poésies; par Joseph Rousse. In-16, 82 pp., tiré à 400 ex., titre rouge et noir. Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud. Paris, Jules Martin, éditeur, rue Séguier, 18. Nantes, L. Morel. . . . . 2 fr. 50

CHEMINS (LES) DE FER DE LA BRETAGNE; par M. G. de Kerigant, ancien membre du Conseil général des Côtes-du-Nord. Paris, imp. Chaix. In-8°, 16 p., avec carte.

CONFÉRENCES SUR L'ÉGLISE, prêchées à Saint-Croix de Nantes pendant le carême de 1878; par le P. V. Guibé de la Compagnie de Jésus. 2<sup>e</sup> édition, in-18, x-155 p. Paris, lib. Josse.

DICTIONNAIRE HÉBRAÏQUE; par l'abbé Kersaho, recteur de la paroisse de Locool (Morbihan). In-8°, 70 p. Vannes, imp. Galles. . . . . 3 fr. »

DICTIONNAIRE TOPOGRAPHIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA MAYENNE, comprenant les noms de lieux anciens et modernes; par Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure. In-4° à 2 col., 411-356 p. Paris, imp. Nationale.

DOCUMENTS ORIGINAUX ET INÉDITS SUR L'AUNIS ET LA SAINTONGE, publiés avec des notices; par P. Marchegay, du Comité des travaux historiques. In-8°, 123 p. Saint-Jean d'Angély, imp. et lib. Lemarié; les Roches-Baritaud (Vendée).

Extrait de la *Chronique charentaise*, 1876 et 1877.

EXAMEN DES DÉPÔTS ÉOCÈNES D'ARTHON-CHEMERÉ (LOIRE-INFÉRIEURE); par M. Ed. Dufour, directeur du muséum d'histoire naturelle de Nantes. In-8°, 21 p. et 5 pl. Nantes, imp. V<sup>e</sup> Mellinet.

Extrait des *Annales de la Société académique de Nantes* (1877.)

INVENTAIRE ARCHÉOLOGIQUE, précédé d'une introduction à l'étude des bijoux, par Fortuné Parenteau, conservateur du Musée archéologique de Nantes. In-4°, 140 pp., tiré à 175 ex. sur vergé, titre rouge et noir; 62 planches gravées sur cuivre par Théodule Thomas. Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud. . . . . 65 fr. »

PARADIS (LE) CATHOLIQUE; par l'abbé Loban, aumônier des religieuses augustines de Nantes, 3<sup>e</sup> édition. In-12, 399 p. Paris, lib. Bloud et Barral.

## TABLE GÉNÉRALE DU TOME QUARANTE-QUATRIÈME

ANNÉE 1878. — DEUXIÈME SEMESTRE

### JUILLET.

Les chemins de fer rachetés, par M. Jules de la Gournerie, de l'Institut. . . . .	5
Études littéraires. — Les Œuvres poétiques de Victor de Laprade, par M. Edmond Biré. . . . .	22
Études sur la Terreur. — Les noyades de Nantes (suite), par M. Alfred Lallié. . . . .	32
Souvenirs des guerres de Vendée. — Note sur la bataille de Torfou, par M. Amédée de Béjarry. . . . .	46
Marine française. — Combat de Belle-Ile ou des Cardinaux (fin), par M. S. de la Nicollière-Teijeiro . . . . .	49
Notices et comptes rendus. — Jean de Vienne, amiral de France (1341-1396), de M. le marquis du Loray, par M. Louis de Kerjean. — Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, T. II, de M. Ernest Desjardins; — Géographie de la Gaule au VI <sup>e</sup> siècle, de M. Auguste Longnon, par M. René Kerviler. — Fleurs de Bretagne, poésies, par M. Émile Grimaud. . . . .	68
Chronique, par M. Louis de Kerjean. . . . .	78
Bibliographie bretonne et vendéenne. . . . .	80

### AOUT.

Un supplément à toutes les histoires romaines (fin), par M. Eugène de la Gournerie. . . . .	81
Galerie des poètes bretons. — Louis de Léon, par M. Adolphe Oram. . . . .	95
L'imprimerie en Bretagne au XV <sup>e</sup> siècle. . . . .	100
Études sur la Terreur. — Les noyades de Nantes (suite), par M. Alfred Lallié. . . . .	111
Poésie. — Un sonnet de la Condamine. . . . .	129
La forêt du poète, par M. Raymond du Doré. . . . .	131
Correspondance des Bénédictins bretons, et autres documents inédits. . . . .	



dits relatifs à leurs travaux sur l'histoire de Bretagne (1688 à 1727), publiés par M. <i>Arthur de la Borderie</i> (suite).....	132
Marine française. — Combat de Belle-Ile ou des Cardinaux. Appendice, par M. <i>S. de la Nicollière-Teijeiro</i> .....	151
Chronique, par M. <i>Louis de Kerjean</i> .....	154
Bibliographie bretonne et vendéenne.....	160

## SEPTEMBRE.

Les missions du P. Godefroy Loyer, du couvent de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle de Rennes, par M. <i>S. Ropartz</i> .....	161
Correspondance des Bénédictins bretons, et autres documents inédits relatifs à leurs travaux sur l'histoire de Bretagne (1688 à 1727), publiés par M. <i>Arthur de la Borderie</i> (suite).....	171
Poésie. — Le Morbihan, par M. l'abbé <i>Max. Nicol</i> .....	192
Le seigneur de la Sicaudais, nouvelle, par M. le comte de <i>Saint-Jean</i> .....	195
Etudes sur la Terreur. — Les noyades de Nantes (suite), par M. <i>Alfred Lallié</i> .....	203
Etudes biographiques. — M. Vandier, par M. <i>Stéphane Halgan</i> .....	215
Notices et comptes rendus. — <i>Recherches sur la chevalerie du duché de Bretagne</i> (2 <sup>e</sup> volume), de M. A. de Couffon de Kerdelloch, par M. <i>Eugène de la Gournerie</i> . — <i>Cinquante jours en Italie</i> , de M. Georges Bastard; Préface, par M. <i>H. Nadault de Buffon</i> . — <i>La Maison du Cap</i> , nouvelle édition, de M. Hippolyte Violeau, par M. <i>Eugène de Margerie</i> . — <i>Fleurs de Bretagne</i> , poésies, de M. Emile Grimaud, par M. <i>Victor Fourmel</i> . — M. Barthélemy Pocquet, par M. <i>Arthur de la Borderie</i> . — M. le président Hennaü. — M. le commandant Gicquel des Touches.....	228
Chronique. — Le congrès breton d'Auray, par M. <i>Louis de Kerjean</i> .....	240
Bibliographie bretonne et vendéenne.....	248

## OCTOBRE.

Les usages de l'Eglise de Rennes au moyen âge, par M. l'abbé <i>Guil- lotin de Corson</i> .....	249
Etudes artistiques. — David d'Angers, par M. <i>Gustave Marquerie</i> ..	262
Trémeur ou l'homme sans tête, conte breton, par M. <i>E. du Laurens de la Barre</i> .....	273
Etudes sur la Terreur. — Les noyades de Nantes (fin), par M. <i>Alfred Lallié</i> .....	285
Poésie. — Aux félibres de Provence, par M. <i>Joseph Rousse</i> .....	298
Correspondance des Bénédictins bretons, et autres documents inédits relatifs à leurs travaux sur l'histoire de Bretagne (1688 à 1727), publiés par M. <i>Arthur de la Borderie</i> (suite).....	299
Notices et comptes rendus. — <i>Essai historique sur l'église des Cordeliers de Nantes</i> , de M. S. de la Nicollière-Teijeiro, par M. <i>Eugène de la Gournerie</i> . — <i>Une question de législation et de morale : les veuves des marins disparus</i> , de M. Alfred de	

Courcy, par M. <i>Auguste Foulon</i> . — Mort de M <sup>sr</sup> Dupanloup, par M. <i>Arthur de la Borderie</i> .....	315
Chronique, par M. <i>Louis de Kerjean</i> .....	323
Bibliographie bretonne et vendéenne.....	328

## NOVEMBRE.

A propos de quelques livres de dévotion, par M. <i>S. Ropartz</i> .....	329
L'abbaye de Prières, par M. <i>Hippolyte Le Gouvello</i> .....	345
Poésie. — Les passereaux d'argile, par M. l'abbé <i>Max. Nicol</i> . — Le Mont Saint-Michel, par M. <i>Joseph Rousse</i> .....	363
Etudes artistiques. — David d'Angers (suite), par M. <i>Gustave Marquerie</i> .....	366
Les usages de l'Eglise de Rennes au moyen âge (suite), par M. l'abbé <i>Guil- lotin de Corson</i> .....	374
Le Roman d'Hélène, nouvelle, par M. <i>Alfred de Courcy</i> .....	386
La première édition de la Coutume de Bretagne (1480), par M. <i>Arthur de la Borderie</i> .....	399
Notices et comptes rendus. — <i>Œuvres poétiques de Victor de Laprade</i> : tome II, <i>les Symphonies, les Idylles héroïques</i> , par M. <i>Edmond Biré</i> . — <i>Une découverte archéologique en Vendée</i> , par M. <i>Fortuné Parenteau</i> .....	407
Chronique, par M. <i>Louis de Kerjean</i> .....	413
Bibliographie bretonne et vendéenne.....	416

## DÉCEMBRE.

Etudes littéraires. — André Chénier, d'après ses derniers éditeurs, par M. <i>Edmond Biré</i> .....	417
Nouvelles études sur la Vendée, par M. <i>Eugène de la Gournerie</i> ...	436
Le roman d'Hélène, nouvelle (fin), par M. <i>Alfred de Courcy</i> .....	447
Etudes artistiques. — David d'Angers (suite), par M. <i>Gustave Marquerie</i> .....	462
Les livres d'étrennes, par M. <i>Lucien Dubois</i> .....	470
Chronique, par M. <i>Louis de Kerjean</i> .....	488
Bibliographie bretonne et vendéenne.....	492

## TABLE DES ARTICLES

PAR ORDRE DE MATIÈRES.

### RELIGION.

Les missions du P. Godefroy Loyer, du convent de N.-D. de Bonne-Nouvelle de Rennes, par M. S. Ropartz, 161-170. — Les usages de l'Eglise de Rennes au moyen âge, par M. l'abbé Guillotin de Corson, 249-261, 374-385. — Mort de M<sup>re</sup> Dupanloup, par M. Arthur de la Borderie, 321-322. — L'entrée de Mer Place à Rennes, 323-326. — A propos de quelques livres de dévotion, par M. S. Ropartz, 329-344. — L'abbaye de Prières, par M. Hippolyte Le Gouvello, 345-362. — Un bref du Saint-Père à M. l'abbé Max. Nicol, 690. — La bénédiction de Saint-Donatien de Nantes, 491.

### HISTOIRE.

ETUDES ET DOCUMENTS HISTORIQUES. — Les Noyades de Nantes, par M. Alfred Lallie, 32-45, 111-128, 203-214, 285-297. — Un supplément à toutes les histoires romaines (fin), par M. Eugène de la Gournerie, 81-94; l'imprimerie en Bretagne au XV<sup>e</sup> siècle, 100-110. — Combat de Belle-Ile ou des Cardinaux (fin), par M. S. de la Nicollière-Teijeiro, 49-69, 151-153. — Correspondance des Bénédictins bretons et autres documents inédits relatifs à leurs travaux sur l'histoire de Bretagne (1688 à 1727), publiés par M. Arthur de la Borderie, 132-150, 171-191, 299-314. — Nouvelles études sur la Vendée, par M. Eugène de la Gournerie, 436-446. BIOGRAPHIE. — M. de Caffarelli, 79. — M. Cbaril des Mazures, 79. — M. Vandier, par M. Stéphane Halgan, 215-227. — M. Barthélemy Pocquet, par M. Arthur de la Borderie, 237-239. — Le président Hennaü, 239. — M. Gicquel des Touches, 239. — M. Amédée Duquesnel, 326. — M. le comte de Kergariou, 327. — M. Hippolyte Lucas, 488-489. — M. Auguste André, 489.

ARCHÉOLOGIE. — Une découverte archéologique en Vendée, par M. Fortuné Parenteau, 410-412.

CRITIQUE HISTORIQUE. — Jean de Vienne, amiral de France (1341-1396), de M. le M<sup>is</sup> du Loray, par M. Louis de Kerjean, 68-71. — Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, T. II, de

TABLE DES ARTICLES PAR ORDRE DE MATIÈRES. 497

M. Ernest Desjardins; *Géographie de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*, de M. Auguste Longnon, par M. René Kerviler, 71-75. — *Recherches sur la chevalerie du duché de Bretagne* (2<sup>e</sup> vol.), de M. A. de Couffon, par M. Eug. de la Gournerie, 228-231. — *Essai historique sur l'église des Cordeliers de Nantes*, de M. S. de la Nicollière-Teijeiro, par M. Eug. de la Gournerie, 315-319.

FAITS CONTEMPORAINS. — Chronique, par M. Louis de Kerjean, de juillet, 78-79; — août, 154-159; — septembre (le Congrès breton d'Auray), 240-247; — octobre, 323-327; — novembre, 413-415; — décembre, 488-491.

### LITTÉRATURE.

RÉCITS ET NOUVELLES. — Note sur la bataille de Torfou, par M. Amédée de Béjarry, 46-48. — Le seigneur de la Sicaudais, par M. le comte de Saint-Jean, 195-202. — Trémeur ou l'homme sans tête, conte breton, par M. E. du Laurens de la Barre, 273-284. — Le roman d'Hélène, par M. Alfred de Courcy, 385-398, 447-461.

ETUDES LITTÉRAIRES. — Les œuvres poétiques de Victor de Laprade, par M. Edmond Biré, 22-31, 407-409. — Louis de Léon, par M. Adolphe Orain, 95-99. — La première édition de la Coutume de Bretagne (1480), par M. Arthur de la Borderie, 399-406. — André Chénier d'après ses derniers éditeurs, par M. Edmond Biré, 417-435. — Les livres d'étreennes, par M. Lucien Dubois, 470-487.

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — *Fleurs de Bretagne*, poésies, par M. Emile Grimaud, préface, 76-77; — compte rendu, par M. Victor Fournel, 236-237. — *Cinquante jours en Italie*, de M. Georges Bastard. Préface par M. H. Nadault de Buffon, 231-235. — *La Maison du Cap*, de M. Hippolyte Violeau, par M. Eugène de Margerie, 235-236. — *Une question de législation et de morale : les veuves des marins disparus*, de M. Alfred de Courcy, par M. Auguste Foulon, 319-321.

POÉSIE. — Un sonnet de la Condamine, 129. — La forêt du poète, par M. Raymond du Doré, 130. — Le Morbihan, par M. l'abbé Max. Nicol, 192-194. — Aux félibres de Provence, par M. Joseph Rousse, 298. — Les passereaux d'argile, par M. l'abbé Max. Nicol, 363-364. — Le Mont Saint-Michel, par M. Joseph Rousse, 365.

### SCIENCES. — BEAUX-ARTS.

Les chemins de fer rachetés, par M. Jules de la Gournerie, de l'Institut, 5-21. — David d'Angers, par M. Gustave Marquerie, 262-272, 366-373, 462-469.

### BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie bretonne et vendéenne, 80, 160, 248, 328, 416, 492.

## TABLE DES ARTICLES

PAR NOMS D'AUTEURS.

- DE BÉJARRY (Amédée). — Note sur la bataille de Torfou, 46-48.
- BIRÉ (Edmond). — Les œuvres poétiques de Victor de Laprade, 22-31, 407-409. — André Chénier d'après ses derniers éditeurs, 417-435.
- DE LA BORDERIE (Arthur). — M. Barthélemy Pocquet, 237-239. — Correspondance des Bénédictins bretons, et autres documents inédits relatifs à leurs travaux sur l'histoire de Bretagne (1688 à 1727), 132-150, 171-191, 299-314. — Mort de M<sup>r</sup> Dupanloup, 321-322. — La première édition de la Coutume de Bretagne (1480), 399-406.
- LA CONDAMINE. — Un sonnet inédit, 129.
- DE COURCY (Alfred). — Le roman d'Hélène, nouvelle, 386-398, 447-461.
- DU DORÉ (Raymond). — La forêt du poète, sonnet, 130.
- DUBOIS (Lucien). — Les livres d'étrennes, 470-487.
- FOULON (Auguste). — *Une question de législation et de morale : les veuves des marins disparus*, par M. Alfred de Courcy, 319-321.
- FOURNEL (Victor). — *Fleurs de Bretagne*, poésies, par M. Emile Grimaud, 236-237.
- DE LA GOURNERIE (Eugène). — Un supplément à toutes les histoires romaines, 81-94. — *Recherches sur la chevalerie de Bretagne*, T. II, par M. A. de Couffon, 228-231. — *Essai historique sur l'église des Cordeliers de Nantes*, par M. S. de la Nicollière-Teijeiro, 315-319. — Nouvelles études sur la Vendée, 436-446.
- DE LA GOURNERIE (Jules). — Les chemins de fer rachetés, 5-21.
- LE GOUVELLO (Hippolyte). — L'abbaye de Prières, 345-362.
- GRIMAUD (Emile). — Préface des *Fleurs de Bretagne*, 76-77.
- GUILLOTIN DE CORSON (Abbé). — Les usages de l'Eglise de Rennes au moyen âge, 249-261, 374-385.
- HALGAN (Stéphane). — M. Vandier, 215-227.
- DE KERJEAN (Louis). — *Jean de Vienne, amiral de France (1341-1396)*,

## TABLE DES ARTICLES PAR NOMS D'AUTEURS.

499

- par M. le M<sup>is</sup> du Loray, 68-71. — Chronique de juillet, 78-79; août, 154-159; septembre (le Congrès breton d'Auray), 240-247; octobre, 323-327; novembre, 413-415; décembre, 488-491.
- KERVILER (René). — *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, T. II, par M. Ernest Desjardins; *Géographie de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*, par M. Auguste Longnon, 71-75.
- LALLIÉ (Alfred). — Les Noyades de Nantes, 32-45, 111-128, 203-214, 285-297.
- DU LAURENS DE LA BARRE (Ernest). — Trémeur ou l'homme sans tête, conte breton, 273-284.
- DE MARGERIE (Eugène). — *La Maison du Cap*, par M. Hippolyte Violeau, 235-236.
- MARQUERIE (Gustave). — David d'Angers, 262-272, 366-373, 462-469.
- NADAULT DE BUFFON (H.). — Préface de *Cinquante jours en Italie*, par M. Georges Bastard, 231-235.
- NICOL (Abbé Maximilien). — Le Morbihan, poésie, 192-194. — Les passe-reaux d'argile, poésie, 363-364.
- DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO (Stéphane). — Combat de Belle-Ile ou des Cardinaux (fin), 49-69, 151-153.
- ORAIN (Adolphe). — Louis de Léon, 95-99.
- PARENTEAU (Fortuné). — Une découverte archéologique en Vendée, 410-412.
- ROPARTZ (Sigismond). — Les missions du P. Godefroy Loyer, du couvent de N.-D. de Bonne-Nouvelle de Rennes, 161-170. — A propos de quelques livres de dévotion, 329-344.
- ROUSSE (Joseph). — Aux félibres de Provence, poésie, 298. — Le Mont Saint-Michel, poésie, 365.
- C<sup>te</sup> DE SAINT-JEAN. — Le seigneur de la Sicaudais, 195-202.

## TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES

APPRÉCIÉS OU MENTIONNÉS DANS CE VOLUME

- Cinquante jours en Italie*, par M. Georges Bastard, 231-235.  
*Coutume (la) de Bretagne*, 1<sup>re</sup> édition, 399-406.  
*David d'Angers*, par M. Henry Jouin, 262-272, 366-373, 462-469.  
*Essai historique sur l'église des Cordeliers de Nantes*, par M. S. de la Nicollière-Teijeiro, 315-319.  
*Fleurs de Bretagne*, poésies, par M. Émile Grimaud, 76-77, 236-237.  
*Géographie de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*, par M. Auguste Longnon, 74-75.  
*Géographie historique et administrative de la Gaule romaine* (T. II), par M. Ernest Desjardins, 71-74.  
*Histoire des guerres de la Vendée* (T. III), par M. l'abbé Deniau, 436-446.  
*Histoire de Sainte-Anne d'Auray*, par M. l'abbé Max. Nicol, 490.  
*Jean de Vienne, amiral de France*, par M. le marquis du Loray, 68-74.  
*Livres d'érennes pour 1879*, 470-487.  
*Maison (la) du Cap*, nouv. édit., par M. Hippolyte Violeau, 235-236.  
*Œuvres poétiques d'André de Chénier*, 417-435.  
*Œuvres poétiques de Victor de Laprade*, 22-31, 407-409.  
*Question (une) de législation et de morale: les veuves des marins disparus*, par M. Alfred de Courcy, 319-321.  
*Recherches sur la chevalerie du duché de Bretagne* (T. II), par M. A. de Couffon de Kerdellech, 228-231.  
*Sépulture d'un légionnaire romain, découverte au bourg de Jart (Vendée)*, par M. Raoul de Rochebrune, 410-412.

FIN DU TOME QUARANTE-QUATRIÈME.

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, ...

# CHEMINS DE FER DE BRETAGNE ET DE VENDÉE

BULLETIN DE LA REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE — DÉCEMBRE 1878

Chemins de l'État — NANTES A PORNIC, MACHECOUL & PAIMBEUF											
PRIX DES PLACES.			STATIONS.			STATIONS.			STATIONS.		
1 <sup>re</sup> cl.	2 <sup>e</sup> cl.	3 <sup>e</sup> cl.									
fr. c.	fr. c.	fr. c.	Voyage	Matin	Voyage	Voyage	Matin	Voyage	Voyage	Matin	Voyage
			1, 2, 3	1, 2, 3	1, 2, 3	1, 2, 3	1, 2, 3	1, 2, 3	1, 2, 3	1, 2, 3	1, 2, 3
			Nantes... <i>dep.</i>	7 30	5 10	Pornic... <i>dep.</i>	7 10	11 40	4 55		
70	60	40	Pont-Rousseau...	7 35	6 5 15	Le Clion.....	7 17	11 49	5 2		
95	75	60	Bouguenais.....	7 46	21 5 26	La Bernerie...	7 27	13 5 11			
1 85	1 45	1 10	Bouaye.....	7 58	38 5 38	Les Moutiers...	7 35	13 5 19			
2 55	2 05	1 50	Port-Saint-Père...	8 8	54 5 48	Bourgneuf.....	7 45	26 5 27			
3 30	2 60	1 95	S <sup>t</sup> -Pazanne <i>b<sup>de</sup></i> ...	8 23	1 18 6 3	S <sup>t</sup> -Hilaire... <i>b<sup>de</sup></i> ...	8 6	53 5 46			
3 75	3 05	2 30	S <sup>t</sup> -Hilaire... <i>b<sup>de</sup></i> ...	8 36	1 34 6 14	S <sup>t</sup> -Pazanne <i>b<sup>de</sup></i> ...	8 19	1 14 5 59			
5 15	4 10	3 05	Bourgneuf.....	8 55	1 59 6 31	Port-Saint-Père...	8 30	1 31 6 10			
5 65	4 50	3 40	Les Moutiers...	9 3	2 10 6 39	Bouaye.....	8 40	1 45 6 20			
6 05	4 80	3 60	La Bernerie.....	9 12	2 22 6 47	Bouguenais...	8 52	1 45 6 32			
6 65	5 30	4 10	Le Clion.....	9 21	2 34 6 56	Pont-Rousseau...	9 3	2 17 6 43			
7 15	5 60	4 20	Pornic... <i>arr.</i>	9 30	2 45 7 5	Nantes... <i>arr.</i>	9 10	2 25 6 50			
			S <sup>t</sup> -Pazanne <i>b<sup>de</sup></i> ...	8 30	1 26 6 10	Machecoul <i>dep.</i>	7 45	25 5 25			
4 95	3 95	2 95	Machecoul <i>arr.</i>	8 53	1 55 6 35	S <sup>t</sup> -Pazanne <i>b<sup>de</sup></i> ...	8 10	54 5 50			
			S <sup>t</sup> -Hilaire... <i>b<sup>de</sup></i> ...	8 39	1 42 6 17	Paimboeuf <i>dep.</i>	6 55	11 25 4 35			
4 25	3 45	2 55	Chemers.....	8 50	1 55 6 27	Saint-Viaud...	7 4	11 35 4 44			
5 05	4 30	3 30	La Feuillardais...	9 2	2 11 6 39	S <sup>t</sup> -Père-en-Retz...	7 18	11 51 4 58			
6 15	4 90	3 65	S <sup>t</sup> -Père-en-Retz...	9 22	2 34 6 57	La Feuillardais...	7 36	12 5 16			
6 75	5 40	4 5	Saint-Viaud.....	9 34	2 48 7 9	Chemers.....	7 48	30 5 29			
7 25	5 80	4 30	Paimboeuf <i>arr.</i>	9 45	3 7 20	S <sup>t</sup> -Hilaire... <i>b<sup>de</sup></i> ...	7 56	40 5 38			

Chemins de l'État — BRESSUIRE AUX SABLES-D'OLONNE											
PRIX DES PLACES.			Distances			STATIONS.			Direct.		
1 <sup>re</sup> cl.	2 <sup>e</sup> cl.	3 <sup>e</sup> cl.									
fr. c.	fr. c.	fr. c.	kil.						[1, 2, 3]		
						Bressuire... <i>dep.</i>	6 7	10 10	11 55	7 23	
1 85	1 35	95	15			Cerizay.....	6 33	10 34	12 35	7 44	
2 55	1 90	1 40	21			Saint-Mesmin...	6 50	10 41	1 1	7 58	
3 65	2 75	2 30	30			Pouzanges.....	7 6	11 3	1 28	8 11	
4 75	3 60	2 60	39			Chavagnes-l-Redon	7 23	11 18	1 57	8 24	
6 50	4 85	3 55	53			Chantonay.....	7 57	11 46	2 53	8 44	
8 15	5 95	4 40	65			Bournezeau.....	8 20	8	3 25	9 3	
9 10	6 80	5 74	74			Chaze-le-Vicomte	8 35	22	3 50	9 15	
						Roche-sur-Yon	9 15	38	4 40	9 35	
10 70	8 15	5 85	87			Les Clouzeaux...	9 36	1 14	5 21	9 40	
11 80	8 85	6 45	96			La Motte-Achard...	10 2	1 31	5 49	10 8	
13 15	9 75	7 20	106			Olonne.....	10 20	1 47	6 6	10 8	
14 40	10 80	7 90	117			Sables-d'Ol <i>arr.</i>	10 34	2 1	6 20	10 32	
15 15	11 35	8 35	123								

  

LES SABLES-D'OLONNE A BRESSUIRE.											
STATIONS.			March.			Direct.			Omni.		
			[1, 2, 3]			[1, 2, 3]			[1, 2, 3]		
			2 3 cl.			1, 2, 3			1, 2, 3		
			matin.			matin.			soir.		
			Sables-d'Ol <i>dep.</i>	7 30	11 25	3 15	9 30				
85	65	45	Olonne.....	7 40	11 37	3 24	9 46				
2 05	1 55	1 15	La Motte-Achard...	8 5	1 5 44	10 15					
3 45	2 55	1 85	Les Clouzeaux...	8 21	19 5 38	10 37					
			Roche-sur-Yon	8 39	38	6 10	10 57				
4 55	3 40	2 50	Chaze-le-Vicomte...	9 4	1 10	6 18					
6 15	4 60	3 40	Bournezeau.....	9 41	9 23	1 34	6 47				
7 15	5 30	3 90	Chantonay.....	6 5	9 35	1 50	6 49				
8 70	6 50	4 75	Chavagnes-l-Redon	6 47	9 25	2 26	7 9				
10 30	7 75	5 65	Pouzanges.....	7 32	10 14	2 52	7 28				
11 60	8 65	6 35	Saint-Mesmin...	8 15	10 30	3 14	7 44				
12 50	9 40	6 90	Saint-Mesmin...	8 44	10 46	3 36	8 1				
13 30	9 95	7 30	Cerizay.....	9 5	10 56	3 54	8 10				
15 15	11 35	8 35	Bressuire <i>arr.</i>	9 43	11 19	4 24	8 29				

### Chemins de fer d'Orléans.

#### PARIS AUX SABLES-D'OLONNE par la Roche-sur-Yon.

PRIX DES PLACES.			Distances.	STATIONS.	Poste. 1 <sup>er</sup> cl.	Omnib. 1 <sup>er</sup> 2 <sup>o</sup> 3 <sup>o</sup>	Omnib. [1,2,3]	Expres 1 <sup>er</sup> cl.
1 <sup>er</sup> cl.	2 <sup>e</sup> cl.	3 <sup>e</sup> cl.						
41 70	31 85	22 95	339	Paris.....	soir. 8 45		soir. 11 10	soir. 9 10
				Angers.....	matin. 4 17	6	matin. 10 50	soir. 5 45
52 55	39 40	28 90	427	Nantes.....	arriv. 5 54	9 7	soir. 1 40	soir. 7 31
53 20	39 90	29 25	432	Vertron.....	dep. 6 30	10 5	2 5	7 40
54 5	40 55	29 75	439	La Haie-Fouassière..		10 20	2 20	7 55
54 55	40 80	30	443	Le Pallet.....		10 35	2 34	8 10
55 55	41 65	30 35	451	Clisson.....		11 7	3 4	8 42
57	42 75	31 35	463	Montsiau-Vendée....		11 31	3 27	9 8
58 90	43 70	32 5	473	L'Herbergement.....		11 51	3 45	9 26
60 10	45 10	33 5	488	Belleuville-Vendée...		12 18	4 10	9 51
61 70	46 30	33 90	501	Roche-s.-Yon arr. Sables-d'Olonne	matin. 10 25	2 5	7 35	10 16

#### SABLES-D'OLONNE A PARIS par Roche-sur-Yon.

PRIX DES PLACES.			Distances.	STATIONS.	Omnib. [1,2,3]	Omnib. [1,2,3]	Poste. [1,2,3]	Omnib. 1 <sup>er</sup> 2 <sup>o</sup> 3 <sup>o</sup>
1 <sup>er</sup> cl.	2 <sup>e</sup> cl.	3 <sup>e</sup> cl.						
4 55	3 40	2 50	37	Sables-d'Olonne	matin. 11 20		soir. 5 15	
6 10	4 60	3 35	50	Roche-s.-Yon dep.	5 40	9 30	5 35	8 10
8	5 95	4 35	65	Belleuville-Vendée...	5 32	9 53	5 20	8 30
9 20	6 90	5 5	75	L'Herbergement.....	5 54	10 17	5 40	8 50
10 80	8	5 90	87	Montsiau-Vendée....	6 12	10 35	5 57	9 6
11 80	8 70	6 40	95	Clisson.....	6 35	11 3	6 20	9 27
12 25	9 10	6 65	99	Le Pallet.....	6 50	11 19	6 35	9 41
13 15	9 85	7 20	107	La Haie-Fouassière..	7	11 28	6 43	9 49
				Vertron.....	7 13	11 42	6 56	10 2
14 30	10 55	7 70	114	Nantes.....	arriv. 7 28	11 58	7 10	10 16
24 60	18 45	13 60		Angers.....arr.	soir. 11 7	2 55	9 9	
62 55	46 85	34 40		Paris.....arr.	soir. 9 5	2 31	5 5	10 57

### Chemins de fer de l'Etat.

#### ALLER. — LA ROCHE-SUR-YON A LA ROCHELLE. — RETOUR.

STATIONS.	[1,2,3]	[1,2,3]	[1,2,3]	STATIONS.	[1,2,3]	[1,2,3]	[1,2,3]	[1,2,3]
Nantes...dep.	matin.	matin.	matin.	La Rochelle	matin.	soir.	soir.	matin.
La Roche dep.	5 30	9 10	12 52	Dompierre.....	5 54	2 22	4 54	2 22
Nesmy.....	5 45		1 5	Andilly-S.-Ouen..	6 7		5 8	
Champ-S.-Père..	6 2	9 37	1 21	Marans.....	6 19		5 22	
La Bretonnière..	6 16		1 34	L'île-d'Elle.....	6 33	2 53	5 36	2 55
Luçon.....	6 30	10 1	1 47	Vix.....	6 43		5 46	
Nalliers.....	6 36		2 2	Veuiluire.....	6 57		6	
Langon-Mouzeuil.	6 56		2 12	Langon-Mouzeuil.	7 10	3 20	6 11	3 22
Veuiluire.....	7 13	10 32	2 24	Nalliers.....	7 23		6 24	
Vix.....	7 21		2 31	Luçon.....	7 33	3 39	6 34	3 58
L'île-d'Elle.....	7 34		2 43	La Bretonnière..	7 54	3 55	6 54	
Marans.....	7 46	10 56	2 54	Champ-S.-Père..	8 5	4 6	7 9	
Andilly-S.-Ouen.	7 58		3 6	Nesmy.....	8 19	4 19	7 24	
Dompierre.....	8 12		3 19	La Roche arr.	8 36	4 35	7 44	4 45
La Rochelle.	8 24	11 26	3 30	Nantes...arr.	8 50	4 48	7 59	4 45

### Compagnie d'Orléans. — LANDERNEAU A PARIS PAR TOURS.

STATIONS.	Omnib.		Poste.	Expres		Omnib.		Omnib.
	matin.	soir.	matin.	soir.	matin.	soir.	soir.	
Landerneau			matin.			soir.	soir.	
Dirinon.....			8 30			2 40	8 10	
Daoulas.....			8 49			3 1	8 33	
Havrec.....			9 1			3 14	8 47	
Quimere'h.....			9 16			3 33	9 6	
Châteaul.....			9 32			3 50	9 26	
Quemeneven.....			9 58			4 17	9 52	
Quimper.....			10 20			4 39	10 16	
Rosporden.....			6			5 13	10 42	
Bannalec.....			6 34			5 46		
Quimperle.....			6 51			6 2		
Gestel.....			7 14			6 24		
Lorient.....			7 32			6 41		
Hennebont.....			8 5			7 9		
Landevant.....			8 27			7 22		
Auray.....			9 43			7 40		
Sainte-Anne.....			2 11			8 21		
Vannes.....			2 42			8 45		
Elven.....			3 4					
Questembert.....			3 25			4 11		
Malasac.....			3 42			4 26		
Saint-Jacut.....			3 56			4 38		
Redon arr.			4 13			4 53		
Sévérac.....			4 22			soir.		
Saint-Gildas.....			4 42			6 19		
Drefféac.....			4 5			6 29		
Pontchâteau.....			5 11			6 37		
Savenay.....			5 35			6 48		
Cordenais.....			2 23			7 20		
Saint-Etienne.....			2 35			7 50		
Coueron.....			2 50			8 6		
Basse-Indre.....			3			8 22		
Chantenay.....			3 10			8 32		
La Bourse.....			3 32			8 54		
Nantes.....			3 52			9 1		
Sainte-Luce.....			8 22			9 30		
Thouars.....			8 28			9 48		
Mauves.....			8 37			9 57		
Clermont.....			8 47			10 10		
Ondun.....			8 54			10 25		
Ancenis.....			9 10			10 36		
Anetz.....			9 21			5 18		
Varades.....			9 34			6 29		
Ingrandes.....			9 44			6 41		
Angers.....			9 30			6 56		
Saumur.....			10 28			7 12		
Tours.....			10 28			7 49		
Paris.....arr.			11 52			8 12		

### SAINT-NAZAIRE A PARIS PAR TOURS.

STATIONS.	Omnib.	Omnib.	Poste.	Expres		Omnib.		Omnib.
matin.	soir.	matin.	soir.	matin.	soir.	matin.	soir.	
St-Nazaire	6 30	1 15		9 25	5 20		6 30	
Montoir.....	6 42	1 27		9 37	5 29		6 41	
Donges.....	6 56	1 41		9 49	5 41		6 53	
Savenay.....	7 35	2 7		10 20	6	5 35	7 27	
Cordenais.....	7 52	2 23		10 36	6 12		7 50	
Saint-Etienne.....	8 6	2 35		10 47	6 23		8 6	
Coueron.....	8 27	2 50		10 59	6 34	6 8	8 22	
Basse-Indre.....	8 39	3		11 8	6 42		8 32	
Chantenay.....	8 49	3 10		11 17	6 49	6 23	8 32	
La Bourse.....	9 11	3 32		11 39	7 10	6 45	8 54	
Nantes.....	9 18	3 39		11 46	7 17	6 52	9 1	
Paris.....arr.								





Compagnie de l'Ouest. — SAINT-MALO A PARIS.

PRIX DES PLACES.			Distanc.	STATIONS.	Omnib	Omnib	Expres	Omnib	Omnib
1 <sup>re</sup> cl.	2 <sup>e</sup> cl.	3 <sup>e</sup> cl.							
			455	St-Malo (St-Servan)	matin.	jour.		soir.	soir.
			446	La Gonesnière-Cancalle	7 21	7 13		8 18	5 22
			441	La Fresnais	7 32	7 22		8 29	5 31
			432	Dol	7 57	7 40		8 51	5 48
			423	Bonne-main	8 19	8 1		9 8	6 4
			416	Combou-rg	8 41	8 15		9 27	6 18
			402	Montreu-il	9 5	8 33		9 52	6 36
			394	Saint-Ge-rmain	9 21	9 45		10 9	6 50
			387	Betton	9 36	1 57		10 25	7 2
				arriv.	10	2 16		10 50	7 21
			374	Rennes	dep.	11	3 45	2 50	1, 2, 3.
									7 40
				Paris	arriv.	10 5	3 30	11 40	4 30
					soir.	matin.	soir.		matin.

PARIS A SAINT-MALO.

STATIONS.	Omnib	Expres	Omnib	Direct.	Omnib	Omnib
Paris	matin.	soir.	matin.	soir.	soir.	soir.
Paris	7 30	8	7 30	8	10 30	5 30
Paris	soir.	matin.	soir.	matin.	matin.	matin.
Paris	3 25	4 20	3 25	4 20	10 30	4
Rennes	matin.	1, 2, 3cl.	1, 2, 3cl.	1, 2, 3cl.	1, 2, 3cl.	1, 2, 3cl.
Rennes	6 20	3 35	8	11 20	5 5	5 5
Betton	6 54	3 52	8 24	11 44	5 26	5 26
Saint-Germain	7 39	4 3	8 39	11 59	5 38	5 38
Montreuil	8 9	4 16	8 56	16	5 51	5 51
Combou-rg	8 48	4 33	9 24	16	6 15	6 15
Bonne-main	9 11	4 45	9 41	1 1	6 29	6 29
Dol	9 45	4 59	10	1 26	6 47	6 47
La Fresnais	10 13	5 12	10 16	1 45	7 3	7 3
La Gonesnière-Cancalle	10 34	5 23	10 27	1 58	7 18	7 18
St-Malo (St-Servan)	11	5 40	10 45	2 20	7 35	7 35

PARIS A PONTIVY. — Compagnie de l'Ouest. — PONTIVY A PARIS.

STATIONS.	Direct.	Omn.	Expres	Omn.	STATIONS.	Omn.	Omn.	Omn.	Omn.
Paris	soir.	soir.	matin.	soir.	Lorient	matin.	soir.	matin.	matin.
Paris	8	10 30	7 30	5 30	Lorient	5 45	3 4	8 5	8 5
Paris	mat.	mat.	soir.	mat.	Vannes	6 25	3 35	10 22	10 22
Rennes	4 35	10 57	4	4 55	Auray	7 12	4 25	11	11
Rennes	arr.	6 35	1 44	6 47	Pluvigner	7 33	4 52	11 24	11 24
Saint-Erieuc	soir.	soir.	soir.	soir.	Baud	7 54	5 21	11 50	11 50
Saint-Erieuc	dep.	8	2 25	7 15	Saint-Nicolas	8 16	5 47	12	12
Saint-Julien	8 16	2 45	7 34	7 34	Pontivy	8 40	6 12	14	14
Plaintel	8 22	2 56	7 41	7 41	Pontivy	arr.	8 58	6 41	15
Quintin	8 41	3 26	8	8	Saint-Gerand	9 17	7 9	17	17
Le Pas	8 51	3 41	8 10	8 10	Loudéac	9 45	7 32	1 52	1 52
Ploue-L'Hermitage	9 4	4	8 24	8 24	La Motte	9 58	7 47	2 6	2 6
Uzel	9 18	4 22	8 40	8 40	Uzel	10 15	8 5	2 27	2 27
La Motte	9 33	4 44	8 57	8 57	Ploue-L'Hermitage	10 29	8 23	2 44	2 44
Loudéac	9 49	5 3	9 13	9 13	Le Pas	10 42	8 37	2 59	2 59
Saint-Gerand	10 12	5 36	9 39	9 39	Quintin	10 55	8 50	3 17	3 17
Pontivy	arr.	10 30	5 58	9 57	Plaintel	11 10	9 7	3 36	3 36
Pontivy	dep.	11 50	6 15	soir.	Saint-Julien	11 16	9 14	3 43	3 43
Saint-Nicolas	13	6 38			Saint-Julien	11 31	9 30	4	4
Baud	13	7 1			St-Brieuc	arr.	11 51	4 27	4 27
Pluvigner	1 11	7 33			St-Brieuc	dep.	11 51	7	7
Auray	1 30	7 51			Rennes	soir.	soir.	soir.	soir.
Vannes	2 34	8 45			Rennes	dep.	2 50	7 40	3 15
Lorient	4 16	8 55			Paris	arr.	11 40	4 30	3 30
	soir.	soir.			Paris	arr.	11 40	4 30	3 30

Nantes, imp. VINCENT FOREST et EMILE GRIMAUD, place du Commerce, 4.

LE CORRESPONDANT

du 25 novembre 1878. — I. Charles X et ses nouveaux historiens de Ludre). — II. Souvenirs d'un étranger sur la seconde république cond empire (Anatole Langlois). — III. Laissez faire, laissez passer Champagny, de l'Acad. fr.). — M. de Bismarck et la persécution de en Allemagne (L. Lesœur). — V. Les romanciers anglais con-ains. L'œuvre de Georges Éliot (Pierre du Quesnoy). — VI. Les philosophes. La marquise de Deffant, M<sup>lle</sup> de Lespinasse (M. de e). — VII. Revue critique (P. Douhaire). — VIII. Mélanges. — IX. ne politique (Auguste Boucher).

du 10 décembre 1878. — I. La guerre d'Italie (1859). Intrigues et ations, II (Duc d'Almazan). — II. Souvenirs d'un étranger sur la e république et le second empire, fin (Anatole Langlois). — III. Bismarck et la persécution de l'Église en Allemagne, II (L. Lesœur). Les Romanciers anglais contemporains. L'œuvre de Georges Éliot du Quesnoy). — V. Une page intime de l'histoire de Lorraine, II e de Fallois). — VI. L'homme tertiaire (M<sup>le</sup> de Nadaillac). — VII. nd évêque, un grand Français (V. de Laprade, de l'Acad. fr.). — es Pantouffards, souvenir du siège de Paris (A. de Courey). — IX. onnaire de l'Académie (Fréd. Godefroy). — X. Livres d'étrennes haire). — XI. Mélanges. — XII. Revue des sciences (Henri de Par- XIII. Quinzaine politique (Auguste Boucher).



# CONDITIONS D'ABONNEMENT

DE LA REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE.

---

*La Revue de Bretagne et de Vendée* paraît le 25 de chaque mois, par livraisons de 80 ou 88 pages, format in-8°.

## PRIX DE L'ABONNEMENT.

Hors Nantes.. 15 fr. par an. || Pour Nantes... 12 fr. par an.

ON SOUSCRIT A LA REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE CHEZ

A Nantes..	Au bureau de la Revue, pl. du Commerce, 4.	A Brest....	LEFOURNIER.
A Paris....	DUMOULIN, libraire, quai des Grands-Augustins, 13.	A Lorient...	CHARLES.
	A. AUBRY, rue Séguier, 18.	A Fontenay.	FILLON.
A Rennes..	VERDIER.	A Luçon...	RENAUD.
	PLIHON.	A Vitré....	GUAYS.
	FOUGERAY.	A Morlaix..	LE LÉDAN.
	DENIEL.	A Lannion..	LE GOFFIC.
A Vannes..	GALLES.	A Dinan....	HUART.
A St-Brieuc.	PRUD'HOMME.	A Redon...	DUBOIS.
A Quimperlé.	TH. CLAIRET.	A St-Malo..	CONI.
		A Tréguier..	LE FLEM.
		A Fougères.	BREHIER.